

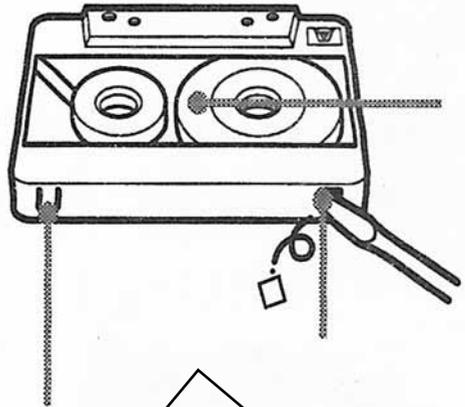


Jean-François Magre

Avant-propos

Lorsqu'Andy Warhol donne à son livre le titre « Ma philosophie de A à B », il en dévoile le dispositif : plusieurs dialogues entre A (Warhol) et un interlocuteur B. Mais il fait aussi référence à un second dispositif sous-jacent : l'enregistrement des conversations sur cassette audio.

Objet biface mais à multiples facettes, elle ne tourne pas autour d'un centre comme le vinyle, son compagnon de l'ère analogique, mais de deux bobines. Son statut de produit annexe de l'industrie musicale et ses spécificités techniques ne sont pas étrangères au fait que jouer et écouter une cassette semble relever d'une perception à deux foyers. La source sonore se double d'un grain singulier, traverse un filtre impalpable et l'objet même, souvent translucide, fonctionne comme un prisme où se diffractent plusieurs lectures. Si le disque tient de l'astre solaire, la cassette est la courbe elliptique. Les courroies cachées dans les entrailles des lecteurs/enregistreurs entraînent la bande magnétique qui elle-même parcourt tout un spectre de pratiques, d'usages et de cultures.



Par son format portable et son prix abordable, elle a pénétré notre intimité et accompagné notre quotidien comme seul peut-être le papier ne l'avait fait jusque-là. Surtout, cet aspect compact d'où elle tire sa désignation officielle a lancé une simplification et une démocratisation de l'acte d'enregistrement que les dispositifs à bande magnétique n'avaient durant son âge d'or, les années 70 et 80, vont vraisemblablement connaître Les expériences très diverses qu'elle a pu susciter pendant une nouvelle jeunesse puisque son retour est confirmé ces dernières années. Retour sans doute marginal et paradoxal car même si une entreprise française, Mulann, a relancé la fabrication de bandes et de cassettes, c'est encore sur les trottoirs et dans les poubelles des marchés aux puces qu'on a le plus de chance d'en trouver.

Depuis longtemps, mon ami Jonathan Burgun, musicien, membre de Radikal Satan, Chocolat Billy ou encore Bord Brut, m'entretenait sur son désir de créer un label exclusivement cassette. En 2017, **FRISSONS Cassettes** est lancé avec Joseph Charroy (<http://frissonscassettes.com>). C'est dans cette dynamique qu'a germé l'idée de ce recueil collectif. Expériences et impressions se déroulent, s'entortillent et s'entremêlent parfois au travers de récits intimes, entre Rewind des réminiscences et Fast Forward des perspectives.

lui a dessiné des hommes
à tête de boîte à Reims
vers 2000: aujourd'hui
il ferait des
têtes de K7.

$va(\cdot)$	non-instantiating	▷	construction and? observation
$\gamma(x)\cdot$	instantiating	◁	construction
$\bar{\gamma}(x)\cdot$	non-instantiating	evaluation	construction and observation
$\bar{\gamma}(x)\cdot$	non-instantiating	blocking	construction
$P\rightarrow\cdot$	non-instantiating	evaluation	construction

▷: depends of the rule considered (dup.1 or dup.2 in $\bar{\gamma}(x)\cdot$)
◁: blocking if a appears as a free name in the process instantiated, evaluation otherwise.
*: not allowed in asynchronous

Table 1. Summary of controls and their properties

Aure Meury - Palimpseste

In regular λ -calculus, all tests are instantiating contexts, and all instantiating contexts are construction contexts. We model the situation where all instantiating tests may or may not be construction contexts: (what's a construction context?)

La musique est pourtant claire et lumineuse, une compil de folk-rock américain de toutes époques que je me suis faite pour l'atelier. Pourtant, lors de passages calmes ou des silences entre chaque morceau, une rumeur court et persiste même lorsque la musique reprend. Elle y introduit une subtile dissonance, une basso très très profundo, elle a ses propres variations, se mue en plainte étouffée comme celle d'un fantôme ou d'une personne enterrée vivante, mais impossible de distinguer si elle provient de la bande (c'est-à-dire de l'enregistrement et non du support comme certains crissements) ou d'un grincement d'une courroie, d'un mécanisme intérieur.

C'est un son *Unheimlich*, il n'appartient pas à la maison mais pourtant y demeure, comme aurait dit Freud. Un son qui n'appartient donc pas à la musique jouée, mais qui pourtant figure bien sur la bande. Après avoir déchiffré sur le petit cartouche l'inscription presque effacée faite par le précédent détenteur de cette cassette, je comprends qu'il s'agit de l'empreinte sonore, assourdie d'un opéra que mon combi radio-CD-tape n'a pas complètement écrasé, oblitéré. C'est tout un orchestre symphonique qui fait le fantôme de l'opéra !!!

Miracle

Le Ton Mité - la cassette, ma cassette,

Ma relation avec la cassette dévoile mon âge, ça a commencé en 1981 pour moi (car avant, aux USA, on avait des cartouches¹ 8 pistes à la maison et dans nos voitures familiales !) J'ai acheté une cassette de Beethoven et un lecteur cassette mono. Avec ça j'ai fait un peu des « field recordings », ma vie autour de la maison, et les enregistrements des émissions radio. Quand j'ai commencé à trouver des amis avec des goûts musicaux semblables aux miens, la cassette était le moyen qu'on a utilisé pour partager nos découvertes. Et comme la collection a grandi, aussi, les pochettes de ces cassettes de « bootlegs » ont évolué pour devenir une sorte de galerie. L'écriture, genre typographie maison, couplée avec les sons des fois interdits (un grand exemple était d'être envoyé au bureau du directeur de l'école parce qu'un titre d'un morceau avait le mot « fuck » dedans). Bref, sans moyen d'acheter des disques je me suis trouvé à l'âge de 16 ans avec au moins 300 cassettes, à tel point que mon premier groupe a sorti une demo tape, et à part des fausses émissions radio avec mon frère, c'était ma musique qui se trouvait sur les cassettes.

Une vingtaine de « demo tapes » de groupes punk plus tard, et après quelques sorties sur 45 tours, la cassette se transforme en instrument, armée avec les enregistrements divers et des claviers sampling Casio SK-1, j'ai commencé à faire de la music avec des bruits, j'ai samplé des sons des cassettes et j'ai rejoué des « mélodies » sur deux claviers, puis avec deux lecteurs micro-cassettes j'ai joué des « scratches » couplé avec les sons enregistrés dessous. Ce projet à pris le nom Le Ton Mité en 1998. J'ai sorti quatre cassettes avec ce dispositif. Puis à cause des changements de lieux de vie, j'ai passé les « dark ages » avant de récupérer un pied sur terre et un lecteur cassette. En 2012, j'ai enfin fait une première cassette manufacturée. Et commence ma vie en tête du label Hôtel Rustique. Le Ton Mité à pu sortir sa première cassette au Japon en 2017. La boucle est bouclée, l'amour continue toujours, et avec les sorties à venir, j'espère longue vie à ma chère cassette.

¹ La « 8-track tape » est une cartouche à bande magnétique sans fin inventée par Bernard Cousino en 1952, elle a été diffusée à partir des années 50 jusqu'aux années 80 principalement aux USA. L'évolution de ce principe aboutira à la « cassette audio » ou « compact cassette » ou encore « musicassette » lancée par Philips en 1963.



Qu'à cette cassette ?

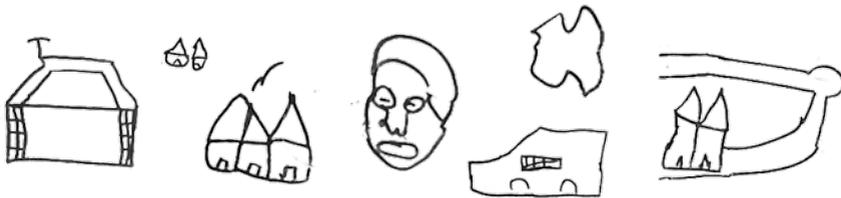
**Brèves, mémoires, réminiscences
par Jonathan Burgun**

Avant qu'on découvre l'existence du double-cassette, Christian et moi, alors au collège, on rapprochait nos magnétophones et faisons des copies en direct, de cassette originale à cassette vierge.

Si le téléphone sonnait, ou si quelqu'un ouvrait la porte en disant « les gars à table », et bien soit il fallait tout recommencer, soit accepter que figure définitivement sur la copie le son intrusif ; « à table » se retrouvait alors au beau milieu d'un solo d'Angus Young, ou « dring » s'immisçait dans une chanson d'Iron Maiden, grands amateurs de hard-rock que nous étions, et qui recopions les typos des groupes, Christian allant jusqu'à illustrer sa jaquette d'un magnifique Eddy (le personnage mascotte monstrueux des Maiden), moi j'étais archi nul en dessin, mais restais vigilant à ce que chaque face soit bien remplie, à ce qu'aucun morceau ne soit coupé avant la fin, recopiant aussi consciencieusement les titres, durées, et noms des musiciens.

Lorsque nous décidions, par manque de temps, de garder la copie telle quelle, au bout de quelques écoutes le son parasite faisait partie de la chanson, il venait la rythmer, lui rajoutait quelque chose, dans son incongruité. Tant et si bien que lorsque nous écoutions la version originale, cet événement, pourtant accidentel au départ, nous manquait, comme si le morceau boitait ou était amputé d'une partie de lui-même.

Sans le savoir nous faisons l'expérience de l'importance du hasard dans la musique, de l'accident, de l'intrusion du « non musical », du concret, du bruit, du brut. Et de la répétition dans l'écoute comme facteur d'appréciation d'un moment sonore (que plus de trente ans plus tard je trouverai magnifiquement décrit par Brian Eno dans l'ouvrage Ocean of Sound de David Toop, page 140 ***).



« Il y a une expérience que j'ai faite. Depuis que je l'ai fait, je me suis mis à penser que c'était plutôt un bon exercice que je recommanderais à d'autres personnes. J'avais emmené un magnétophone DAT à Hyde Park et, à proximité de Bayswater Road, j'ai enregistré un moment tous les sons qui se trouvaient là : les voitures qui passaient, les chiens, les gens. Je n'en pensais rien de particulier et je l'écoutais assis chez moi. Soudain, j'ai eu cette idée. Et si j'en prenais une section – une section de trois minutes et demie, la durée d'un single – et que j'essayais de l'apprendre ? C'est donc ce que j'ai fait. Je l'ai entrée dans SoundTools et j'ai fait un fondu d'entrée, j'ai laissé tourner pendant trois minutes et demie, puis un fondu de sortie. Je me suis mis à écouter ce truc sans cesse. Chaque fois que je m'asseyais là pour travailler, je le passais. Je l'ai enregistré sur DAT vingt fois de suite ou quelque chose comme ça, et donc ça n'arrêtait pas de tourner. J'ai essayé de l'apprendre, exactement comme on le ferait pour une pièce de musique : ah oui, cette voiture, qui fait accélérer son moteur, les tours minute montent et puis ce chien aboie, et après tu entends un pigeon sur le côté, là-bas. C'était un exercice extrêmement intéressant à faire, avant tout parce que je me suis rendu compte qu'on peut l'apprendre. Quelque chose d'aussi complètement arbitraire et décousu que ça, après un nombre suffisant d'écoutes, devient hautement cohérent. Tu parviens vraiment à imaginer que ce truc a été construit, d'une certaine façon : « OK, alors il met ce petit truc là et ce motif arrive exactement au même moment que ce machin. Excellent ! » Depuis que j'ai fait ça, je suis capable d'écouter beaucoup de choses tout à fait différemment. C'est comme se mettre dans le rôle de quelqu'un qui perçoit de l'art, de décider simplement : « Maintenant je joue ce rôle ».

D'où mon goût permanent, depuis, pour toutes les musiques perturbées, tâtonnantes, bancales ou chaotiques. Entre autres.

Musiques vivantes au final, celles où le réel s'invite et vient perturber, intriguer, réactiver l'écoute.

Merci les vieux magnétos ! Objets modestes, facile d'utilisation, transportables dans les cartables, fonctionnant sur piles, robustes. Sans nostalgie, mais avec reconnaissance et fidélité, je fais encore appel à eux régulièrement pour leur magnifique simplicité et la chaleur de leur souffle sonore.



À la même période, nous enregistrions, toujours sur magnétophone, à trois ou quatre copains, des sons de coït, en faisant grincer un sommier à ressorts et en vocalisant des sortes de jouissances sexuelles outrées et surjouées. Puis nous placions l'appareil derrière un muret du village, enclenchions la cassette, nous cachions et attendions le passage de quelqu'un, de préférence une personne âgée, pour observer sa réaction, et nous bidonner comme des couillons.

Mais je réalise aujourd'hui que ce qui nous plaisait à ce moment, plus que de scandaliser le bourgeois, et ce sans en avoir conscience, c'était d'être en prise avec la magie du son qui se diffuse et qui peut tromper son monde, qui peut s'immiscer, à travers le rudimentaire haut-parleur, dans la vie de chacun. Grâce à lui, on pouvait inventer de nouvelles histoires, on pouvait bluffer, on pouvait tordre le cou à la rigidité du monde, on avait de l'or entre les doigts, et le magnéto-cassette se présentait enfin comme le médium à notre hauteur.

Xavier Noygues

J'avais peut-être 14 ou 15 ans vers la fin des années 80. Ce soir de juillet, j'étais seul dans notre grand appartement. J'avais ouvert la fenêtre pour contempler les toits de Toulouse et écouter les bruits de la nuit. Il était presque minuit. Un petit vent frais caressait mon visage et gonflait les voiles de mes pensées vagabondes. Bref, je m'emmerdais mollement, comme tout adolescent.

Ma grande sœur avait laissé son poste radio à double K7 sur la cheminée de notre belle chambre Haussmannienne. Le silence était finalement trop pesant, alors j'ai allumé la radio, sans grande conviction : je détestais la Pop des années 80 ! Ces tubes du TOP 50 - qui passaient en boucle jusqu'à l'écœurement - me rendaient fou de rage ! J'aurais pu bousiller un poste ou saccager l'appartement rien qu'en entendant Thai Nana de Kazéro ou Life is Life de Opus !

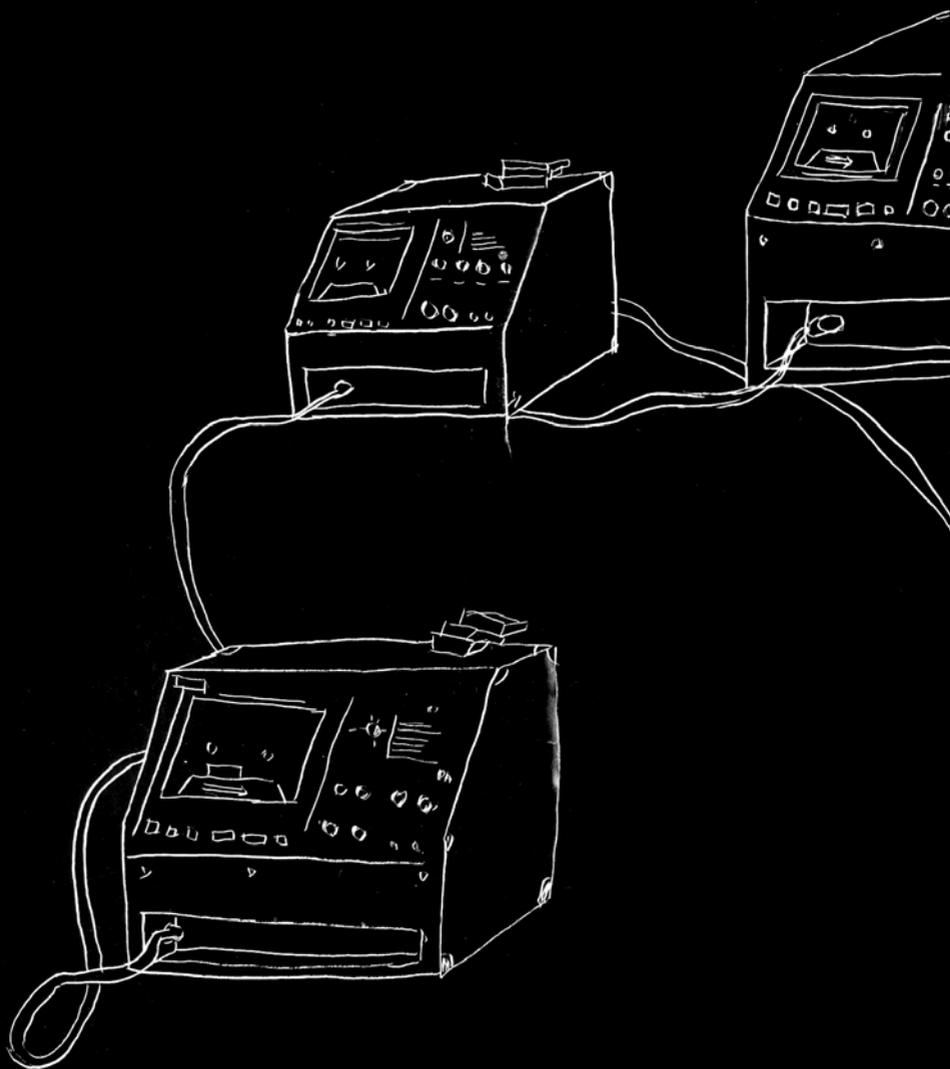
Mais ce soir-là, pas de Kazéro, de Opus, de Mader, de Gold, de Tenue de Soirée, de Duran Duran, de Desireless, de A-hA ... mais une soirée spéciale rock US ! Ce fut un choc ! Moi qui fut bercé par les chœurs de l'Armée Rouge (papa) et Léo Ferré / Bécaud / Montant (maman) !!! Je n'en croyais pas mes oreilles ! Eagles, Presley, Percy Sledge, Otis Redding, Aerosmith, James Brown, Beach Boys ! Je ne connaissais rien de tout ça ! Dès le premier titre je me suis jeté sur une K7 vierge et j'ai commencé à enregistrer l'émission. Je suis resté allongé sur mon lit, en lévitation, comme dans un rêve, jusqu'à la fin. Ce fut mon premier shoot musical : quel pied !

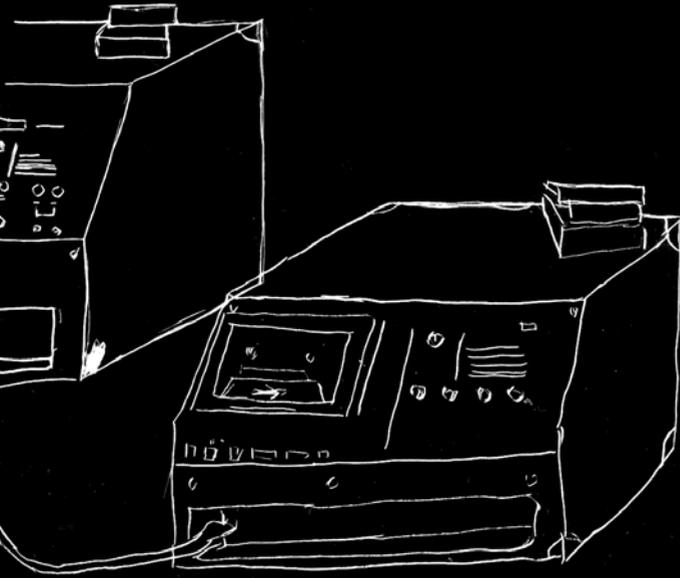
Cet instant est resté gravé en moi pour l'éternité. Heureusement tout était enregistré sur une bande magnétique ! Durant la nuit qui a suivi, comme le poste était « double K7 », j'ai monté une sélection de mes morceaux préférés (en fait tous) : FFW-STOP-RWD-STOP-ENR-STOP-RWD, ENR, STOP, RWD, Etc.

Comme personne n'animait cette émission de radio, je n'avais aucun nom d'artiste, aucun titre (Hé oui, pas de Shazam à l'époque !). La K7 est donc restée sans titre, comme une énigme. J'avais fabriqué ma première « Compil » d'artistes que j'aimais, et qui me ressemblait vraiment ! Ce n'était ni la musique de mes parents, ni la musique de mes sœurs ni celle de mes potes, c'était MA musique.

J'ai écouté cette K7 en boucle, et découvert petit à petit tous les artistes et tous les titres qu'elle contenait. Le mercredi après-midi, au marché place du Capitole, je balayais méticuleusement du regard chaque rangée de K7 d'occasion de chaque bac en bois, à la recherche de ces artistes.

Cette première collection restera la base de toute ma culture musicale. J'ai gardé de cette période une grande curiosité et un appétit permanent pour la nouveauté, à la recherche de cet instant où on est littéralement transporté par un artiste sorti de nulle part. Sauf qu'aujourd'hui je dégaine Shazam et je balance le titre dans mes favoris sur Spotify, c'est moins artisanal...







Gilles Amalvi - Kranax 2 / K7 (extrait)

La cassette se trouve dans un sac en plastique, au milieu d'autres cassettes, de vieux journaux jaunis, de cartes routières obsolètes, déchirées, sommairement recollées. Au fond d'une poubelle, fichée dans la couche collante de crasse accumulée, puant le compost et le jus de poisson. Elle est là. Pas d'inscription au feutre sur le plastique transparent. Pas de languette auto-collante. L'enveloppe a été glissée dans la boîte aux lettres. Elle ne porte pas de nom ou d'adresse – juste un vague hiéroglyphe indéchiffrable à l'endroit de l'expéditeur. La cassette est dedans, légèrement cabossée. Tu la contemples avec étonnement, la retournes d'un côté et de l'autre à la recherche d'un indice.

[ou peut-être que]

Un homme te l'a tendue en sortant du métro, d'un geste discret mais autoritaire – comme on tend une liasse de billets ou une dose de drogue au détour d'une rue obscure. Tu la tiens dans la main, la caresse d'un pouce pensif involontaire. Absorbé par les questions que soulève cette énigme rectangulaire, tu manques de te faire renverser au passage piéton. Tu as buté dedans en traversant la rue, déjà aux trois quarts écrasée par le passage des voitures. La bande paraît intacte. C'est ta fille qui l'a découverte dans un bac à sable, déterrée d'un coup de pelle innocent puis jetée dans son seau. Papa, c'est quoi ça ? Tu as épousseté le sable avec un drôle de sourire. Une cassette.

[ou peut-être que]

Elle était au pied d'une montagne de déchets, élevée à côté du chantier de démolition d'une banque. Au milieu des gravas, fragments de mobilier, blocs de pierre et verre brisé. Les travaux de construction du nouvel immeuble ont déjà commencé. Agence immobilière monumentale. Une eau invisible dégouline sans discontinuer derrière les palissades. Fondations poreuses, infiltrations, nouvelle architecture en voie d'érosion. Elle était dans ton jardin. Dans un fouillis de branches détrempées par la pluie, à demi enfoncée dans la terre meuble, sous la haie de lierre, dans un coffre à la banque dont la clé et le numéro gisent au fond de la poche d'un manteau oublié dans un placard depuis des années. Dans le coffre, il n'y a que la cassette, accompagnée d'une note tapée à la machine : « voilà ».

Tu rentres chez toi très doucement, vérifiant régulièrement la présence légère de l'objet en plastique dans ta poche. Vérifiant d'un coup d'œil discret que personne ne te suit. Vérifiant dans ta mémoire si, par hasard, tu n'aurais pas un jour enregistré une conversation capturée au hasard, sans même t'en rendre compte, une conversation ou un message, ou tout autre phénomène sonore que tu n'étais pas censé avoir entendu et/ou capturé. Ou si tu n'aurais pas possédé une K7 semblable à celle-ci, contenant l'un de tes montages sans queue ni tête, mélange de musiques diverses, de bouts de pensées, de mélodies chantonnées et de longues plages de bruit blanc.

Tu es seul maintenant. Tu as pris bien soin de fermer toutes les portes. Pénombre feutrée, protectrice : une pièce carrée, recouverte de plaques de polystyrène autrefois blanches, désormais jaunies, sales, sur lesquelles les traînées d'humidité ont dessiné des lignes irrégulières et des amoncellements abstraits, plus sombres.

Il faut utiliser un chiffon pour nettoyer la poussière et les croûtes de terre et les saletés bloquant le roulement des bandes. Il faut rafistoler avec du scotch le coin supérieur droit. Rembobiner le fragile serpent qui pendouille à l'aide d'un crayon, défaire patiemment les nœuds. Tirer, lisser, ramener le fil dans sa carcasse de plastique en prenant garde à ce que recto et verso ne s'inversent pas. Doucement, patiemment, recommencer. Puis fouiller l'immense débarras où s'accumulent claviers d'ordinateurs aux touches marquées de sueur, connecteurs hors-d'usages, adaptateurs pour machines disparues, disquettes, câbles et prises multiples, pour enfin atteindre un magnétophone à piles noir auquel manque un morceau de coque. Tu ne te souvenais même pas de son existence. Il a encore son cordon d'alimentation. C'est peut-être celui dont tu te servais, enfant, pour écouter tes cassettes. Raconte-moi une histoire. L'enregistrement émettait un son cristallin lorsqu'il fallait tourner la page.

Le clapet produit un bruit sec à vide lorsque tu appuies sur la touche d'éjection. Tu glisses la cassette rafistolée dans son emplacement, en murmurant un vœu pour qu'elle fonctionne. Sans savoir ce qu'elle contient. Juste pour qu'elle fonctionne. Sans savoir exactement pourquoi. Fonction magique, incantatoire, des objets anciens. Marche arrière toute jusqu'au blocage.

Tu appuies sur PLAY.

Bruit blanc de la bande vide qui se déroule.

[Bourdonnement aigu, rumeur lointaine d'avions, un hurlement déchire le ciel [Torsion de bande] voix étouffées d'hommes dans une langue étrangère [Torsion de bande, une voix, seule, d'un ton grandiloquent] Et ce n'est pas seulement l'histoire, c'est aussi la multitude de faits qui l'environnent qui [la voix s'interrompt comme si elle s'étranglait, puis le glissement solitaire de la bobine qui tourne dans le vide]. Le silence se dévide en bruit blanc. Temps suspendu des bandes qui défilent. Tu appuies nerveusement sur STOP, ouvres le clapet et retournes la cassette. Puis rembobines de nouveau jusqu'au dé clic du début de la bande. PLAY.

[l'enregistrement démarre d'un seul coup : une alarme stridente recouvre des voix confuses, dont l'une, toute proche, demande de garder son calme. En arrière-plan le remue-ménage d'une foule. Réverbération caractéristique d'un lieu clos – une salle, un amphithéâtre, des mouvements désordonnés et des cris, certains stridents, presque artificiels, comme le doublage d'un film-catastrophe. Subitement tu appuies sur STOP, avec l'intuition diffuse que tu n'es pas censé entendre ça, que c'est peut-être le prélude d'un événement atroce. Les cris réveillent des images, figurent des armes, des gens qui courent dans tous les sens, une explosion soudaine ; il faudrait éjecter la cassette et la détruire immédiatement, arracher la bande et la brûler : une simple étincelle et le fin filament de carbone se recroqueville et se consume. Au lieu de ça tu te retournes et d'une main attrapes la sacoche dans laquelle est rangé ton enregistreur numérique, en extrais le fil blanc d'une paire d'écouteurs miniatures que tu branches dans l'entrée headphones. Tu prends bien soin, avant d'ajuster dans tes oreilles les petits hauts-parleurs recouvert de plastique blanc, de vérifier les inscriptions L et R, signalant la position, droite et gauche, des écouteurs. Tu te cales dans ton siège et rappuies sur PLAY, tout en frottant tes paupières du pouce et de l'index. De lassitude peut-être, ou de fatigue, ou de perplexité. Des flashes de lumière jaune et violette découpent la vision du mur de planche en face de toi lorsque tu relâches la pression des doigts. Noir, l'enregistrement redémarre. Les cris se sont tus. Seule l'alarme résonne quelques secondes avant de s'interrompre brusquement. Long larsen qui résonne dans le silence. Un doigt tapote le micro, une gorge profère quelques borborygmes inaudibles avant de toussoter]

David Brefort

Lydie n'a jamais eu une excellente mémoire...

Cela ne s'est guère amélioré avec le temps à n'en pas douter, toutefois cela s'est éclairé depuis quelques années d'une envie de mémoire, d'un désir de souvenir qui peut par moments mêler curieusement bribes du passé évocables au moyen de maigres données chiffrées (des dates principalement) et traces sonores surgies des profondeurs d'une autre vie, vestiges d'autant plus surprenants qu'ils témoignent d'un avant dans lequel la nostalgie n'a d'habitude pas sa place.

Ainsi la résurgence du vieux Philips N2235 d'une malle normalement dévolue à d'antiques matériels scolaires a suscité, cet après-midi de décembre, quelques sourires et surtout beaucoup de questions... Les premières ne purent être résolues avec précision, du qui au où en passant par le quand – seul le combien eut un peu plus de chance : « le prix d'une soirée en famille au cinéma », assura-t-elle. En revanche, le pourquoi émergea peu à peu des brumes de l'échange au coin de la cheminée ; c'était lors d'un stage de formation en activités artistiques qu'un conseiller pédagogique avait indiqué à la jeune institutrice que ce type d'appareil, léger, maniable, apte au réenregistrement donc à l'évolution des données conservables en vue de la geste pédagogique, était d'une utilité avérée sinon incontournable.

La mise en pratique eut lieu quelques semaines plus tard, lors de la mise en boîte de danses folkloriques pendant un nouvel atelier de formation, puis de son réemploi dans le contexte de la classe unique de ce petit village perdu en Haute-Garonne, au nord de Montastruc-la-Conseillère. L'idée initiale, outre une évidente connotation d'éveil artistique, se teintait également d'un apprentissage de la coordination des gestes, individuellement et collectivement, dans un autre cadre que celui de l'heure hebdomadaire de sport sur le gravier pas toujours accueillant de la cour ou sous le préau sombre au béton à peine moins rugueux.

Au départ sporadiques, les apparitions du petit boîtier noir devinrent rapidement de plus en plus régulières, au point qu'il cessa de faire des allers-retours entre la salle de classe et le logement de fonction pour s'installer à demeure sur une annexe du bureau principal, près du vieux globe terrestre où on pouvait encore découvrir le Congo Belge. Plusieurs cassettes, hélas disparues pour la plupart, se relayaient pour l'écoute et la reproduction chorégraphiée de cette world music pédagogique (Très Riches Heures de la sardane en culottes courtes !), puis pour l'enregistrement de chansons populaires anciennes par toute la classe : Aux marches du palais, À la claire fontaine, Trois jeunes tambours. Il y eut apparemment plus tard des tentatives d'enregistrements de chants d'oiseaux, de bruits de nature, sans que Lydie ne se souvienne



précisément si un usage en fut fait régulièrement en cours, mais elle se rappelait les difficultés à utiliser le magnétophone en extérieur, les piles s'avérant beaucoup plus aléatoires que le branchement sur secteur...

Cette période, très facile à circonscrire dans le temps (1974-1980), avait eu une préhistoire, qui là encore affleura au fil de la conversation vespérale de décembre : en 1969, Lydie, alors enseignante en maternelle à Villeneuve-Tolosane (Haute-Garonne), avait déjà fait écouter des chants de Noël à ses têtes blondes sur un vieil appareil à bandes (parfois accompagnés de maracas joués live !). Elle eut également un postlude, toujours avec le concours du vaillant petit Philips, dans le Tarn à partir de 1981, où CM1 et CM2 apprirent chansons, puis mélodies instrumentales avant de travailler l'approche musicale avec un intervenant extérieur, professeur de musique itinérant et clarinetriste aguerri. Néanmoins l'époque était de plus en plus encline à l'usage des nouvelles technologies de ce que l'on appelait alors l'audiovisuel ; de fait, l'appareil prit imperceptiblement le chemin de la retraite professionnelle, tout en trouvant une seconde vie domestique, rythmée par la pop de l'époque entendue à la radio dont il conservait précieusement, pas nécessairement définitivement, les harmonies. De fait, quelques cassettes du temps jadis furent sacrifiées sur l'autel des tubes du moment et parfois de l'éveil à de nouveaux champs sonores du possible, mais une ou deux échappèrent par décret familial au raz-de-marée et ce fut très bien ainsi... Charme du mariage du permanent avec le fugace que seul permettait le magnétophone en ces temps-là.

Le petit Philips est toujours là - même si un malencontreux oubli de piles pendant de nombreuses années a rendu son utilisation plus problématique - pierre angulaire d'un musée 70's rarement visité, mais il est amusant de constater que sa fonction première de collecteur de souvenirs, si elle n'est désormais elle-même plus qu'un souvenir, a aidé ses deux principaux usagers à rassembler les leurs, au fil d'une épopée ordinaire où s'entrecroisent le personnel et le professionnel, le familial et le didactique, l'empirisme post-mai 68 et l'hédonisme du début des 80's, sans qu'aucune strate n'ait complètement fait disparaître les autres, diachroniquement ou synchroniquement (tiens... une trace universitaire !).

Lydie a décidément plus de mémoires que je ne l'aurais cru....

Julien Mérieau - Journal Sao Denis (écriture en cours)

Dans l'histoire de Mulot¹ Denis est un personnage clef, une sorte de serpent de mer dont on n'aperçoit le corps qu'une fois tous les quatre ans et avec beaucoup de chance : une sorte de légende. Au départ la légende n'existe pas et Denis ayant disparu il me fallut des années pour fabriquer son image, lui tresser une aura, j'y reviendrai car à la fin de ce parcours on me reproche de l'avoir trahi, d'où la jonction avec Jean, laquelle me permet de commencer cette histoire à rebours, tant il y a à dire sur Denis. On verra d'ailleurs comment cette aura depuis son acmé connaîtra dans les derniers temps une courbe descendante, à le croiser tel un zombie rue d'Allonville, le visage tuméfié par quelque rixe nocturne mais ayant toujours à l'épaule un sac avec des disques rares.

On aime le cinéma car l'un de ses ressorts principaux est d'étaler les audaces qui en réalité ne se produisent jamais. Ainsi, aux funérailles, filmé de haut je me revois sortir de ma poche son fameux tibia humain et bousculant les chaises le poser sur son cercueil, parmi les pétales de rose, avec un gros « toc » mat et boisé - j'écris « son » cercueil mais ce n'était pas d'avantage le « sien » que la savonnette dans les toilettes du lieu, Denis étant souligions-le un véritable agnostique, la notion d'appartenance ou même de quelque lien que ce soit ayant été cette fois clairement défaite par le funeste état que l'on sait.

Cette scène « vue de haut » n'est pas une façon de se regarder vivre mais une simple boucle mentale car je n'avais pas le tibia donc je restai à ma place, et qu'est-ce qu'il a pu m'emmerder avec son tibia ! C'est aussi pour cela que je regrette de ne pas le lui avoir rendu dans la tombe, mélangé aux siennes les cendres de cette jambe de vache. Au moins ai-je décliné le rituel des pétales de rose et autres protocoles visant à produire du symbolique. Je ne crois pas aux émotions que l'on projette dans les « enveloppes physiques », bien que le sujet ici ce n'est pas moi mais bien le père Denis. Avec Denis, on ricanait, sur presque tout, alors lui coller cette émotion inspirée du christianisme ou même des premiers hommes, cela n'allait pas du tout.

Denis à son propre enterrement je vois très bien comment il se serait comporté, ricanant et pouffant, partant s'envoyer une bière en face pendant qu'au pupitre on louait son cosmopolitisme pour des voyages qu'il n'a jamais fait les ayant inventés de toutes pièces, ou sa « culture générale », son « intérêt pour l'Histoire » qui ces dernières années se limitait surtout aux nombreux détails de l'affaire Charles Manson et autres épisodes lugubres des pires déviations humaines.

Bien qu'infiniment respectueux le discours du gars de l'association des Sans Familles et Anonymes de tout poil épouse un virage comique lorsqu'il évoque les « disques à treize tours » que Denis - soit disant - collectionnait aussi. Et comme si tout devait absolument être en décalage on lui a collé le seul groupe qu'il disait détester sur une sono mal réglée et coupé avant la fin, en pleine montée avec un fade raté : The great gig in the sky. Peut-on seulement mourir deux fois ? De rire, assurément. Avec un poil de snobisme, au sujet de Pink Floyd Denis disait toujours : « Le groupe préféré des français ! » Puis il s'étranglait dans un ricanement.

Aussi, vu le personnage, cette cérémonie aurait dû tourner à la fête, une fête punk ou une messe noire, un peu des deux. Les conventions n'auraient jamais dû prendre le dessus. Tout ce que j'ai pu faire pour débloquer et enflammer la situation c'est un discours ou plutôt un texte où j'évoquais pêle-mêle le penchant qu'avait le défunt pour les prostituées black de la Rue Noire, les cafés miteux du boulevard Paul Bel-lamy, les dettes accumulées, les rapines, la dissolution dans l'alcool et les rapports étroits, profonds, secrets, entre la musique et la nécessité de s'étourdir, se protéger, fuir le monde ou comme dirait Moll, un autre adepte de ces paradis noirs : pousser les murs. Au fond, j'orientais le discours sur le centre du problème dont ce décès précoce était l'expression directe : le démantèlement affectif et les cassures irréparables, un domaine qui certainement nous liait Denis et moi au point qu'un même sang, un même souffle nous rapprochait à jamais, surtout, avec une intensité que seule la musique peut incarner, tel un pivot central.

C'est probablement chose courante mais j'aurais très bien pu ne jamais rencontrer Denis. Avec le recul et sans vouloir me féliciter je l'ai véritablement flairé, comme un animal a des aptitudes à «sentir», quelle que soit la densité des jungles. Cependant la ville où nous étions avait plus à voir avec un désert de médiocrité qu'une jungle urbaine traditionnelle.

Le Chesnay, dans les Yvelines est une des premières «villes nouvelles» au début des années soixante-dix. D'aspect extérieur il y fait bon vivre, les bâtiments par centaines, pas très hauts, sont recouverts de parements boisés et pris aléatoirement dans un vaste dédale de squares, d'allées et de jardins aux arbres hauts. Or, à la différence d'autres villes nouvelles le Chesnay a été pensé comme un ghetto - ou plutôt une ville protégée - mais pour les classes aisées sinon très aisées. Rien d'étonnant alors que son centre névralgique soit un des plus gros complexes commerciaux du pays, temple du consumérisme qui était lui aussi précurseur à l'époque et dont le nom lui-même porte la trace de sa propre arrogance : Parly 2, qui originellement voulait s'intituler Paris 2 mais la Ville de Paris a intenté un procès, de sorte qu'ils ont eu l'idée géniale de rajouter un L.

Dans cette concentration urbaine, froide au possible, la musique allait parfaitement, la solitude l'amplifiait aussi, et ma quête n'avait pas d'objet défini : je cherchais. Dans le bas de Bougival il y avait ce gars qui vivait avec sa mère, dans un grand rez-de-chaussée, ancien, à la configuration étrange, un ancien garage ou une ancienne ferme remodelée, il fallait passer par des coursives, des parties boisées avec un toit translucide pour accéder à sa chambre. Chez lui, j'avais enregistré quelques cassettes à partir de son électrophone. Je me souviens qu'il jouait de la basse par dessus les morceaux du disque et chose curieuse son jeu très maladroit s'enregistrait aussi sur la cassette. Je crois qu'il était d'origine portugaise. Tous les Portugais que j'ai rencontrés autour de Paris avaient deux points communs : ils étaient tous d'une grande gentillesse et tous habitaient des endroits miteux ayant un charme fou.

Je ne sais comment je me retrouvai un beau jour chez un gars habitant une petite cité dans le haut de Bougival, un coin où par ailleurs je n'allais jamais. Ne connaissant personne j'avais vaguement exploré les environs mais le reste du temps je restais

cloîtré dans ma chambre, auprès de l'électrophone, entre quatre murs entièrement recouverts de fanzines, pochettes de disque et autres breloques graphiques typiquement adolescentes. Je me souviens de ma grand-mère qui avait dû monter sur une chaise pour rayer avec des traits de marqueur la croix gammée sur un disque de Sid Vicious. À la fin la croix ressemblait d'avantage à un idéogramme et c'était très bien comme ça. Je ne décris pas cette chambre mais ne faisant rien comme tout le monde et souvent tout à l'extrême il faut se représenter cette ancienne buanderie, coiffée d'une seule fenêtre au milieu du plafond comme une explosion d'aspérités cubistes, une grande toile abstraite envahissant les murs et même la porte en chêne, si bien qu'à moins de le savoir une fois à l'intérieur on ne voyait plus la porte.

Ayant rejoint dans une autre ville le Radio Club de Taverny, tenu par un monsieur très âgé qui construisait ses propres télévisions mais aussi d'énormes tubes au LASER, dans cette même chambre j'avais mis au point mon premier synthétiseur, capable d'imiter à peu près tous les sons bizarres - résistant à l'identification - qu'on trouvait dans les dessins animés passant à la télé. Pas de circuit imprimé, ce vieux prof nous avait appris à faire les circuits en soudant les tracés sur des planches de bois où l'on clouait littéralement le réseau conducteur ! C'est dans ce cadre hautement désolé et presque vingt ans avant la mode que je réalisais mes premiers Circuit Bending - bien entendu l'expression n'existait pas à l'époque, nous sommes en 1983/1984.

Encore avant, autour de 1980, j'explorais les ressources de la cassette avec toutes sortes d'expériences étranges. L'une d'elles tirait sur la farce et consistait à enregistrer des voix, par exemple des cris effrayants, à la toute fin d'une bande vierge. Je remplaçais ensuite la bande au début en mode lecture avec le son à fond. J'engageais ce système avant le repas de famille en dissimulant le magnéto quelque part dans la maison. Au bout de soixante ou quatre vingt dix minutes on entendait des cris, semblant sortir de nulle part. L'expérience pouvait se décliner dans des lieux publics, notamment en jouant sur les empreintes sonores de stimuli usuels et des volumes à l'échelle un, de sorte à véritablement semer le trouble.

Quel était le nom de ce gars apprenti boucher dans la cité de Bougival, je ne sais plus. Je ne pense pas que cela soit d'une grande importance pour le lecteur, constatant par ailleurs chez l'humanoïde une propension de plus en plus grande à ne se soucier que de ce qui sert ses intérêts immédiats, même au seul titre de possibilité et par conséquent en dehors de cette zone réservée un mépris croissant pour les actes gratuits, les nouvelles insignifiantes, le détour, la distraction, les précisions inutiles, la dévotion, le dévouement. En tous cas c'est à lui que je dois d'avoir croisé Denis, sur un chemin qui finira par mener ici-même.

Ce faisant, l'apprenti écoutait plutôt du punk français ce qui pour moi était horrible mais allait de pair avec la boucherie. Surtout il était l'heureux possesseur d'une boîte à rythme, ce qui le rendait encore plus intéressant. Il accepta de me la prêter, sur quoi à titre d'expérience je couchai quelques « patterns » soigneusement étudiés sur les deux faces d'une bande. Cette cassette existe encore, avec un fort bruit masse dû au piètre blindage d'un cordon forcément bricolé, cuivre à nu. A ces salves énergiques, mécanisées, très brutes, je suis revenu au fil des ans, jusqu'à les intégrer à des mixes

terribles, au beau milieu de la nuit - mais tous les mixes Mulot sont terribles, toutes les nuits coiffées d'un arc électrique.

Il y avait donc Denis au bout de ce garçon mais ça ne s'est pas fait si simplement, d'où la notion de flair voire de trace inconnue, remarquable dans les limons : qui peut donc avoir un tel pied, un tel poids, de telles griffes ? Un beau jour, en plein le Parly 2 - temple arrogant déjà décrit - je croisai à nouveau le futur boucher mais porteur d'une cassette à l'écriture singulière : tout écrit au Rotring sur la petite jaquette, avec un quart de noms connus, le reste entièrement mystérieux. C'est cette simple cassette qui me menait la première fois à Denis, après avoir supplié le boucher qu'il me présente à lui.

D'un abord assez froid plusieurs détails me frappaient d'abord chez l'auteur de la cassette, aperçu pour la première fois : une peau toute blanche, un visage porcin, des lunettes fines aux foyers rectangles augurant un côté maniaque, sinon précis, les cheveux ras, soigneusement dessinés avec sur le côté du crâne une tonsure en demiteinte, en forme d'éclair, colorée en rouge. Des vêtements soignés mais flottants, en vérité trahissant un fort attrait pour la mode, un code que je ne comprenais pas. Dans mon souvenir, ce jour-là Denis était pressé, distant, au point que je n'étais même pas sûr de le revoir un jour. Je n'aurais jamais imaginé que trente ans plus tard j'aurais à le protéger et le réprimander comme un enfant difficile, après qu'il ait perdu toutes ses attaches les unes après les autres. Même aujourd'hui une inversion si radicale me semble encore étrange et pratiquement contre-nature.

Denis habitait un petit rez-de-chaussée propre dans cette ville propre, tout y était si propre que la région me semblait louche, habitué que j'étais à des régions autrement plus violentes, plus urbanisées et surtout plus métissées. Je revois encore l'interphone en métal doré dans ce hall clinquant, marbre gris, miroirs immenses, plafond en lattes vernies - devant lequel le cœur battant j'attendrai un nombre incalculable de fois qu'il réponde, ou non, puisque Denis et sa compagne n'avaient même pas le téléphone. Sans doute étaient-ils les pauvres de ce village de riches, parvenant curieusement à profiter d'un certain luxe mais uniquement par contact, par un effet de proximité, comme s'ils baignaient seulement dans l'excédent d'une abondance ayant la faculté de déborder, à la façon d'un liquide autour d'un contenant.

La première écoute chez Denis reste évidemment mémorable, car au-delà de quelques étrangetés glanées avec beaucoup d'efforts sur les radios libres - dont le couvercle était déjà en passe de se rabattre - à savoir dans la frange de crépitements hertziens dignes de Radio Londres, à moins de connaître un passeur ou le bon réseau postal pour les fanzines ou les cassettes rares, il n'y avait rien - en tous cas pas au Chesnay ni dans les recoins de mes banlieues noirâtres.

Aussi, par un bel après-midi de printemps je restai quelques heures chez Denis et disque après disque - il se jetait dessus fébrilement - c'était l'ouverture de la Mer Rouge, le saint Graal bu à toutes lèvres, dans la surprise et l'émerveillement. Je ne peux en être sûr mais il y a de fortes chances que je le suppliai de m'attendre encore vingt minutes que je coure au centre acheter des cassettes vierges, de sorte à fixer ces



écoutes. Il y avait dès le départ une sorte de pli ludique entre nous où Denis s'amusait à maudire la cassette quand par ma position je m'y accrochais comme à un radeau - sans doute car l'enregistrement freinait sa course et interdisait les changements brutaux. Peut-être aussi avait-il connu les déboires de l'auto-radio, ses propres cassettes ayant fini leur temps en linéaments dévidés, flottants dans les buissons de la bretelle de Versailles...

Je me rendais chez lui tous les quinze jours, le but du jeu étant pour moi d'aspirer le maximum de disques. Sur les cassettes je recopiais inlassablement les titres en tentant par la suite de fabriquer des jaquettes attrayantes, sachant bien entendu que le disque en tant qu'objet n'était pas duplicable et tant pis : c'était déjà bien assez de pouvoir copier la musique.

Denis était le plus souvent allongé sur le lit, et moi sous la platine Nakamichi à surveiller le timing et les niveaux. Le plus souvent ces séances mordaient sur la nuit et je revois Denis, les yeux fermés, la tête appuyée sur le coude, respirant lentement, profondément. Ensuite, vers quatre ou cinq heures il me fallait rejoindre la maison de Bougival. Je rentrais alors avec mes trésors pour une marche de plusieurs kilomètres, qui empruntait une série de côtes immenses, seul et heureux dans la nuit éclairée au sodium.

Une fois rendu chez moi, quand Denis n'était plus là, par l'entremise des centaines de cassettes il était encore là. J'étais ballotté entre Bougival, dans la belle maison, et loin de là vers Sarcelles : un tout autre monde. Ce mur de musique, tangible, modulaire, m'élevait au-dessus d'un quotidien glacé, sans surprises, sans perspectives - autant dire qu'à cette période, par ailleurs je frisais l'autisme. D'une banlieue à l'autre, je ne me déplaçais jamais sans la collection de cassettes au complet, bien que leur nombre évidemment ne cessait d'augmenter. Je les disposais pêle-mêle, sans autre protection dans un immense sac de bateau en toile de Jean. J'ai toujours aimé porter des choses lourdes. Plus tard ce seront des pianos, des photocopieurs. Assez curieusement, à ce jour ces cassettes sont dans un état excellent. Je suis la preuve vivante que la bande est un bon support de conservation, tant qu'on se tient à l'écart des champs magnétiques.

¹ *Radio Mulot aka France Museau, station de radiodiffusion expérimentale en FM active sur la ville de Nantes depuis 1997.*

La première compilation Radio Mulot est sortie le 13 Septembre 2020. Elle comprend 22 artistes de France, Royaume-Uni, États-Unis, Australie, Allemagne, Pologne. La plupart des morceaux sont des inédits, des raretés ou des live. La cassette propose en outre 6 couvertures différentes, un livret détaillé et deux versions d'habillage interne sur la cassette elle-même.

<https://radiomulot.bandcamp.com/>
<http://fieldmice.free.fr/mulot2.htm>

Isabelle Hochart

Dans mon salon, au pied des caisses en bois où sont rangés mes CD, 23 K7 audio empilées forment deux tours. Leurs bandes magnétiques restent muettes, l'équipement permettant leur lecture ayant disparu depuis de nombreuses années de la maison, et leurs boîtiers en plastique prennent la poussière.

Pourtant, j'ai besoin de les avoir à l'œil, à portée de main, à portée de cœur. Ces deux tours s'écroulent régulièrement quand la brosse de l'aspirateur les frôle de trop près et inmanquablement je repense à cette publicité de 1980 pour le balai mécanique Bissel dans laquelle une poulette, remettant sa plume à son derrière, s'écriait « balai mécanique Bissel... à cassette ! ».

Ah ! K7, donc...

La première c'est celle poussée du doigt par mon père dans le tout nouvel autoradio de la toute nouvelle Renault 18.

Chanson Ch'ti, Domino mino – Domino minette, un poil paillard, la famille remonte dans le Nord pour les vacances.

Mais les K7, réellement, ça commence plus tard.

AVANCE RAPIDE

J'ai 13 ans.

Banlieue parisienne, HLM.

Dans la chambre partagée avec une grande sœur, trône entre les bureaux et les lits superposés, LA chaîne Hi Fi. Nous écoutons NRJ et la K7 est toujours prête à enregistrer le titre aimé du moment. Culture Club, UB40, Jean-Jacques Goldman, A-ha, Bronsky Beat, Wet Wet Wet, Rod Stewart...

De ces enregistrements imparfaits, aux morceaux coupés nets pour éviter le slogan publicitaire (mais toujours un poil trop tard), il reste la joie absolue d'avoir une K7 unique qu'on écouterait partout grâce à cet outil magique : le walkman.

Cette période est aussi l'époque des premiers flirts, des confidences et des correspondances. Pour ma part il y aura un Laurent de Bretagne que je ne rencontrerai jamais. Petit ami de la meilleure amie, nous nous écrirons longtemps. Il était plus vieux que moi, 17 ans. Il repapait une 403 qu'il peindra en bleu électrique, j'aurai la photo.

Fan d'Indochine, il me repiquera l'album 7000 danses. La bande sera usée d'être écoutée.

Débute ici l'intérêt pour le contenant, le fameux boîtier en plastique transparent dans lequel se glisse un carton où noter les titres. Écriture serrée, pas toujours la place pour tous les morceaux, Face A – Face B, tout l'espace sera utilisé, sera décoré.

AVANCE RAPIDE

J'ai 20 ans,
aussi nécessaires que le lit et la gazinière, les K7 seront de tous les déménagements. Et même si les CD déboulent, elles tiennent la rampe. Elles s'exposent dans leurs rangements en bois où chacune d'elles se loge. Elles se multiplient, se dupliquent. Elles sont déjà la mémoire.

AVANCE RAPIDE

J'ai 28 ans,
arrivent dans ma vie, les plus belles, les K7 de Frédéric.
Elles me sont destinées. Conçues comme des condensés d'univers elles font se côtoyer des morceaux d'artistes parfois aux antipodes. C'est ainsi que Talking Heads voisine avec Emilie Jolie, qu'Henri Dès croise John Zorn, que François Béranger fait les yeux doux à Cowboy Junkies ou que Brigitte Fontaine cajole Gainsbourg. Tout ce petit monde s'imbrique, se coule, résonne. Des K7 comme des récits. Un rire d'enfant en introduction, comme pour dire « et si on jouait à tout mélanger ? ».
Beaucoup de ces artistes me sont alors encore inconnus. Plus qu'une découverte c'est une rencontre. Tout ce que je pressentais est là. La musique que j'attendais existe.

Dominique A est omniprésent. Le courage des oiseaux, Février, Le travail. Je connaissais le Twenty two bar, et désormais j'y retournerai souvent. Et puis un jour, l'artiste passe à Bordeaux. On y va ?
Le concert est juste incroyable. Seul en scène, une guitare et une pédale pour créer des boucles. Le chanteur donne et donne encore. Le public est aux anges, en demande, en redemande et en reçoit. A la sortie, déjà comblés du moment passé un cadeau nous attend. Dominique a édité une K7 et chacun de nous en reçoit une en sortant.
Simple boîtier en carton blanc, écriture serrée à l'encre rouge, cette K7 m'émeut et me rassure. Le partage est là aussi.

Anne-Sophie B.

Quand j'étais adolescente, dans les années 80, on avait interdiction chez moi d'écouter de la musique parce que mes parents étaient catholiques très pratiquants et autoritaires, c'était péché. Ils s'étaient rapprochés de la communauté du Lion de Juda et de l'Agneau immolé, elle n'était pas reconnue comme secte à l'époque mais c'en était bien une. Elle est plus connue maintenant sous le nom de « communauté des Béatitudes ».

Tous les soirs on priait, on chantait, on dansait avec des maracas et des tambourins devant un triptyque d'icônes de la Vierge et le radio-cassette de la maison qui ne servait qu'à diffuser des chants liturgiques et des prières... Tu parles comme ça m'intéressait !

Je n'achetais pas de cassettes mais j'attendais le top 50, j'étais contente d'écouter Madonna et d'autres. Quand nos parents n'étaient pas là, avec ma soeur, j'enregistrais les morceaux à la volée sur le radio-cassette !

Triboulet (courriels de 2020)

Je ne maîtrise pas du tout la technique, ni même celle de l'enregistrement, mais bon voilà ce que j'essaie de « faire ».

J'utilise la cassette dans mon « bruitisme », comme « loop ».

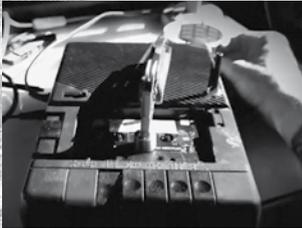
Quelques ennuis techniques m'ont permis de pousser ma procrastination à son maximum durant ces quelques semaines de vacances estivales.



Mon multipiste enregistreur cassette sur lequel j'avais basé mon projet fut cassé à l'achat et j'ai finalement réussi à récupérer mon argent et le mettre en réparation, d'ailleurs il y est toujours encore.

J'ai cependant repris depuis peu mon travail « artistique » graphique et audio...

Du coup j'ai réalisé rapidement une vidéo que j'ai postée sur Youtube avec un morceau où j'utilise cette tapeloop comme instrument (j'y ai aussi rajouté un filtre delay et le tout accompagné au semi-modulaire)



<https://youtu.be/D8L5Uw-iVG0>

La bande, le loop, j'ai pris une longueur presque au hasard puis je l'ai soudée à l'aide d'un mini bout de ruban adhésif que j'ai remis dans la cassette. Elle passe par l'arrière, donc j'y ai creusé deux trous

comme cela la bande circule librement et sans fin... presque, on peut observer sur la bande l'usure des frottements donc une fin est à prévoir... le projet destruction tapeloop existe déjà.

Le fait que la bande circule ainsi à l'extérieur de sa boîte permet aussi d'y intervenir directement avec les doigts et ainsi encore ralentir la vitesse de lecture.

Je n'ai pas encore trouvé le bon filtre pour cette boucle, peut être que mes réglages du delay laissent à désirer. Ce soir justement je vais encore récupérer une pédale multi-effets pour guitare... Heureusement qu'il existe les petites annonces. J'ai récupéré mon 4 pistes YAMAHA, il est impeccable, je suis tombé sur un réparateur local passionné. Maintenant, je ne le gère encore pas du tout, mais je fais des essais d'enregistrements de récitation de poèmes de Brecht, en allemand et en français, superposés, mélangés, etc... loin de moi toute idée d'un résultat mais l'expérience est amusante.

La spring box est un instrument que j'ai bricolé avec des ressorts, des trucs, puis d'autres... Ainsi qu'un mix de deux boîtes à musique... Un piézoélectrique.

Musicalement, je suis toujours encore bloqué sur la #noise, donc des expériences de no-input de deux tables de mixages reliées entre elles, je profite des nombreux voire illimités Larsen que cela produit, le tout repart dans des pédales de guitare électrique pour terminer dans ma troisième table de mixage.

Voilà, je vais me remettre à mon bruit et en profiter avant le retour de ma fille.

<https://soundcloud.com/triboulet-roi>

"...Il y a des choses différentes qui sont pourtant un peu pareilles ; on peut les assembler dans des séries à l'intérieur desquelles il sera possible de les distinguer."

Georges Perec, *Penser/classer*

Dans les années 80 et 90, les cassettes audio dites "vierges" étaient le support idéal pour bricoler des playlists et les prêter, les donner, les envoyer ou les dupliquer pour ses amis, bref, faire circuler la musique sous forme de compilations *do it yourself*.

À partir d'une sélection de ces cassettes appartenant à Marie-Pierre Bonniol, Samuel Arthur a recouvert en blanc les éléments graphiques ainsi que les noms des artistes présents sur ces jaquettes de cassettes audio. Seules persistent les listes de chansons.

Ces titres de chansons ont été sélectionnés, réunis et compilés par les auteurs des playlists, Djs amateurs, dont le prénom apparaît avec chaque liste.

Décontextualisés, ces livrets de cassettes *home made* deviennent des sortes de poèmes *ready-made* en forme de listes plus ou moins incongrues ou surprenantes.

Cassettes, Marie-Pierre Bonniol, Samuel Arthur

Rémi

~~Il pleut sur Marseille
Electric Train
Big smile
Sound of Some~~

"EGMONT and the FF Boom"

UP

Pièce al rentor

Nelle

Sabina and first variation

La ballade du Zurich

Grenzenlied

Un instant sous la hache

Ganzvulle

Sabina and second variation

"Undin"

"Animal, on est mal"

"Lisa"

"Gipsy Gipsy"

"lightning bugs
and frogs"

"Est-ce son sein ?"

"celestial blues"

"Adams Maria Fuls"

"dome, dome"

"someday

my paine will come"

"Big Yellow Taxi"

"Acólento"

Francisco

Julie

Delphine ate all the
melons think before you
think winter's sun and
Delphine ate all the melons
(again!) everyone wants to
be Kim Gordon's screenplay
Poor little French girl
Sharon Stewart
do you call me or what
sex with Bobby Briggs

Safety first (Frumpies) This is
not a test (Bikini kill) and
Delphine ate all the melons
Do you call me or what?
a winter breaks the sun
sex with Bobby Briggs
think before you think
do you wanna donuts?
Stewart

WORDS COLLIDE
DOUBLE GLAZ'NG
SNARE TRAP
PARTY NO
BROCKEN BACK
GALACTO BOURQUIN
1994
DORIS
ERIC
FEE FI FO FUN

HEAD ON COLLISION
DETOX

Quentin

Mathilde

ladies &
gentlemen we're floating
in space

the gin
mills outtenah
messengers

thomas
Ouni Starbean
lion becomes dragon

touching me touching you
Smash it 2000

get
and stay get nach

Sacré français
un world mysterious
le marché

let's
talk about cars

it's
a long road a word
of ice

strange taste
spiral Dub turtle
sann

vo Bistke and Ovt: discon
in drums / yakora tu

Mélange Mouille de salive / Tom Klaxon / Un
mystère qui saigne / Rats raffraîchissants
Fasciné par un tuon / Ne quitte pas / Ravageux
A la fabrique de l'oe / par terre / Canal confite

Jacques

Mary

"The Sultan's picnic"	the happy sheik
Sunrise in Montreal	Snake Soup
Solitude	
Dog River	
Moments	RAGA I
Lamentation	SAGA II
Nocturne au Villaret	RAGA III
the happy sheik	RAGA IV

JEX POURSUITE

BEBE ADAT

MAO MAO

TOMBE AS MONT

SECRET

SANS LIMITE

Yves

ENTRETIEN DES BANDES ET DES MECANISMES

NETTOYAGE DE LA TETE DE LECTURE

Au bout d'un certain temps d'utilisation, on constatera que la qualité de reproduction se détériore rapidement. Si aucune mesure n'est prise, cette détérioration pourra atteindre un stade tel qu'il se produise une perte pratiquement totale de la sortie de l'un ou des deux canaux. Ceci est dû à l'accumulation sur la tête de lecture de petites particules de la matière de la bande, provenant de la friction normale, et aussi à la pénétration de poussière dans le compartiment-cassettes. Pour veiller à maintenir une qualité supérieure de la reproduction, utilisez une cassette de nettoyage de la tête de lecture. Introduisez celle-ci dans le compartiment-cassette une fois toutes les 20 heures de lecture, et laissez-la passer sur toute sa longueur. N'en faites pas un usage excessif, car cela pourrait entraîner une usure prématurée de la tête de lecture. Le mécanisme de cassette exige aussi un entretien occasionnel. Faites-la réviser à fond une fois par an ou environ toutes les 500 heures d'emploi, par votre concessionnaire.

PRECAUTIONS

Votre équipement est conçu pour durer, mais il faut toutefois observer certaines précautions pour minimiser la possibilité de fonctionnement défectueux.

1. Ne perturbez pas la tête de lecture, et ne placez pas d'objet métallique dans l'ouverture.
2. Evitez de toucher la portion exposée de la bande.
3. Il est déconseillé d'utiliser des cassettes C-120 (60 minutes de chaque côté).
4. Faites toujours éjecter la cassette quand vous avez fini de l'écouter pour éviter d'exercer une pression sur les roues de pincement et sur la bande.

CAUSES POSSIBLES DE DIFFICULTES

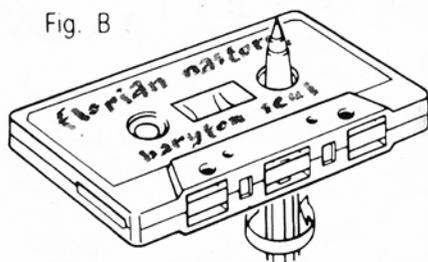
Si la bande est détendue ou torsadée, cela pourrait entraîner des irrégularités du fonctionnement, le coincement ou la sortie de la bande hors de la cassette, et éventuellement son enroulement dans le mécanisme.

1. Vérifiez qu'il n'y a pas de couches desserrées de bande (que l'on pourra voir à travers la fenêtre comme l'indique la figure A). Rattrapez le mou à l'aide d'un crayon ou d'un stylo à bille (Fig. B).
2. Si lors de l'opération précédente, la bande donne l'impression d'être trop tendue en raison de 'crêtes' dans l'enroulement, vous pourrez habituellement éliminer celles-ci en roulant rapidement la cassette d'un bout à l'autre, puis en la déroulant.

Fig. A



Fig. B



RANGEMENT DES CASSETTES

Immédiatement après usage, remettez les cassettes dans leur boîtier ou leur sac en plastique pour les protéger contre la poussière et pour empêcher la bande de se dérouler dans la cassette. Rangez-les dans un endroit frais et sec, à l'abri des rayons du soleil et des champs magnétiques puissants, comme par exemple, les haut-parleurs et les moteurs électriques.

FUSIBLE

Un fusible est déjà monté dans le porte-fusible du fil d'alimentation électrique. Il est extrêmement important de n'utiliser qu'un fusible standard de 30mm, 3A pour le remplacer. Pour retirer le fusible, il suffit de pousser et de tordre le porte-fusible ce qui fera sortir les extrémités. Réassemblez le porte-fusible en le repoussant et en tordant les deux parties de manière à ce qu'elles s'encliquètent ensemble.

Qu'à cette cassette ?

**Brèves, mémoires, réminiscences
par Jonathan Burgun**



Une cassette s'était coincée dans le magnéto, désebobinée, et des mètres de bande s'étaient emberlificotés entre la tête de lecture, les galets-presseurs et les poulies d'entraînement. Pendant plusieurs minutes j'essayai d'extraire la cassette de l'engin, elle me résistait mais je m'acharnais. Lorsque j'arrivai enfin à la sortir de là, je me rendis compte que la bande magnétique était bien abîmée. De rage, je la jetai contre le mur de ma chambre, et elle échoua au sol en mille morceaux. C'était l'un de mes albums préférés du moment, et j'étais enragé.

Ce geste me calma mais me fit terriblement honte. C'est à travers lui que je pris conscience que je pouvais avoir des poussées de colère, et ne pas maîtriser mes émotions.

Depuis j'ai toujours eu la hantise des signes avant-coureurs de la bande qui va se bloquer ; son qui se déforme en ralentissant, couinement du système, silence inhabituel.

Et le clac-clac-clac-clac-clac annonciateur du désastre.



Also avoid loosening
the tape.

j'habitais en squat, solitaire, timide

un jour une copine
m'a offert un 4
pistes-cassettes
avec dedans la
cassette d'un ami
musicien et m'a dit
de rajouter
quelque chose
dessus

connaissais ni son ami ni la musique

habitait

je ne

j'étais

loin

i l

loin

dans mon lit

j'ai enregistré

ma voix

sur les cordes de sa

guitare

ensuite j'ai habité-roulé en camion et la cassette tournait avec le souffle du

moteur les roues dans un tunnel de basses je surfais sur la crête

*** *changement de tonalité* ***

!!! une voiture de flics double le camion!!!

!!!gyrophares allumés!!!

!!!vire en travers de la route!!!

« plusieurs feux grillés mam'zelle

- ah bon

- et les voitures suivantes ont suivi

- ah bon

- papiers !!!

- ...

- identité ? assurance ? permis de conduire ?

- ... (jamais de papiers, sauf pour dessiner)

- ?!?!?!?!?!?!?

- euuuh ... il fait doux ...j'ai baisé ...la vitrepour chanter

ils m'ont laissée filer comme une *bismelle* dans le vent le temps le printemps ma bande tourne en 8 renversé à l'infini

va vient revient s'use elle aussi sensiblement comme mes souvenirs

U n	mot	u n	ns la	pisci	posi	face	vie :
jour	<i>épbé</i>	mati	peau	n e ,	tion	à la	
u n	<i>méri</i>	n	l a	unc	e t	forê	l a
garç	<i>de</i>	sur	bou	clair	l e	t et	
o n		u n	gie,	ière,	o n	ciel	e
m'en		vide	l a	u n	e st	touj	Dune
voie	j e	gren	bout	park	mort	ours	a
une	ne sais	ier	eille	ing,	aprè	chan	acco
com	pas ce	nou	e t	u n	s	gean	uché
pile-	q u e	s	ROBO	zoni	r	t	
cass	signifie	renc	.	ng	crac	ROBO	ç a
ette	<i>épbénérède</i>	ontr		c'est	h é	e st	tourm
vert		ons	Sur	part	s a	mort	e en
e	l e	ons	l e	out	bile	Noël	boucl
avec	garç	ROBO	sol,	e	noir	dern	e et
l'ima	con	chaq	u n	l e	puis	ler,	ç a
g e	duit	u e	pon	para	son	Pia	varié,
déco	l a	soir	on ,	dis	sque	auss	ç a
upée	musi	nous	u n	avec	lett	i	s'use
d'un	que	ouvr	mur	PIA	e t	Jose	à
e	a un	ons	e t ,	e t	ROBO	pour	ph a
hiro	mag	ons	u n	ROBO	déso	ph a	l'infi
ndel	néto	gran	jardi	Depu	ssé	mont	ni
l e	cass	d la	n ,	Depu	ssé	é un	
collé	ette	porti	unc	Depu	ssé	labe	
e	entre	è r e	riviè	Depu	ssé	l de	c o m
dess	gistr	couli	r e ,	iss	les	cass	com
u s	e	ssan	u n	iss	J'éc	ette	m e
aux		te ,	u n	iss	astr	s	unc
côté		sorto	u n	iss	e s	e t	casse
s du			u n	iss	ont	J'en	tte ,
			cime	iss	main	suis	voici
			tière,	iss	t e	à ma	l e
			unc	iss	fois	sept	print
				iss	chan	ème	emps
				iss	g é	onni	
				iss	d e	e r	



Jérôme Denis - Chère cassette

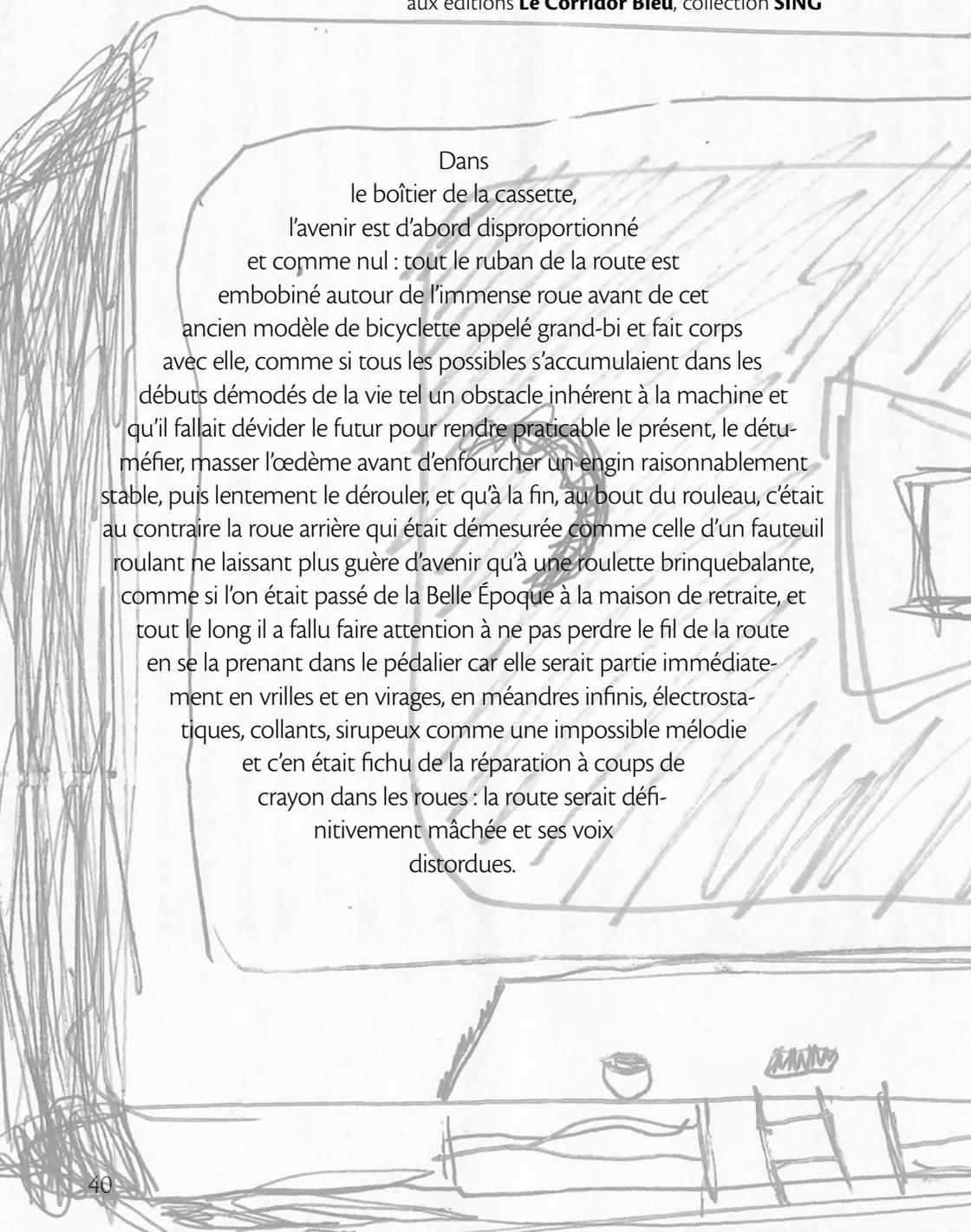
Le walkman massif aux angles tranchants accompagné de son casque aux oreillettes en mousse orange n'avait pas simplement été le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais offert. Il avait changé ma vie. Il avait déplié dans le monde des espaces et des temps inconnus. Comme ces rêves que je fais encore dans lesquels un appartement que nous habitons depuis quelque mois déjà révèle des pièces que nous n'avions pas soupçonnées jusque-là. La voiture, la chambre, le salon lors des fêtes de famille. Tout avait été recomposé par la possibilité d'écouter de la musique sur soi, de la musique à soi.

Sauf qu'au départ, de la musique, je n'en avais pas. Il a fallu qu'on m'en offre ou qu'on m'en prête. C'est ainsi que pour accompagner ce merveilleux cadeau, je me suis retrouvé en possession d'un trésor plus précieux encore : une cassette appartenant à ma mère. Objet d'un lien indicible qui semblait vibrer encore de la vie qu'elle avait vécue avant que je naisse. J'aimais plus que tout la jaquette usée. La photo délavée, qui témoignait des années passées d'un lieu à l'autre, des écoutes répétées. J'y plongeais mon regard en écoutant le mélange de noirceur et de naïveté qui se dégageait des chansons dont je ne comprenais pas les paroles, mais qui m'envoûtaient. J'y voyais les traces d'une histoire qui aurait pu tourner autrement. D'une personne qui aurait pu en devenir une autre. Les pianos un peu étouffés, les basses énormes, la caisse claire mate, les cordes parfois inquiétantes se mêlaient à ce portrait défraîchi dans une tristesse douce, mais profonde. À cet âge où l'enfance déjà glisse entre les doigts, ne revient que par à-coups miraculeux, balayée par les humeurs de plus en plus marquées de l'adolescence, chaque écoute établissait un nouveau lien avec ma mère, une relation qui n'était plus celle de l'enfant inquiet qu'elle pouvait rassurer, mais du jeune garçon qui se reconnaissait dans la jeune fille qu'elle avait été.

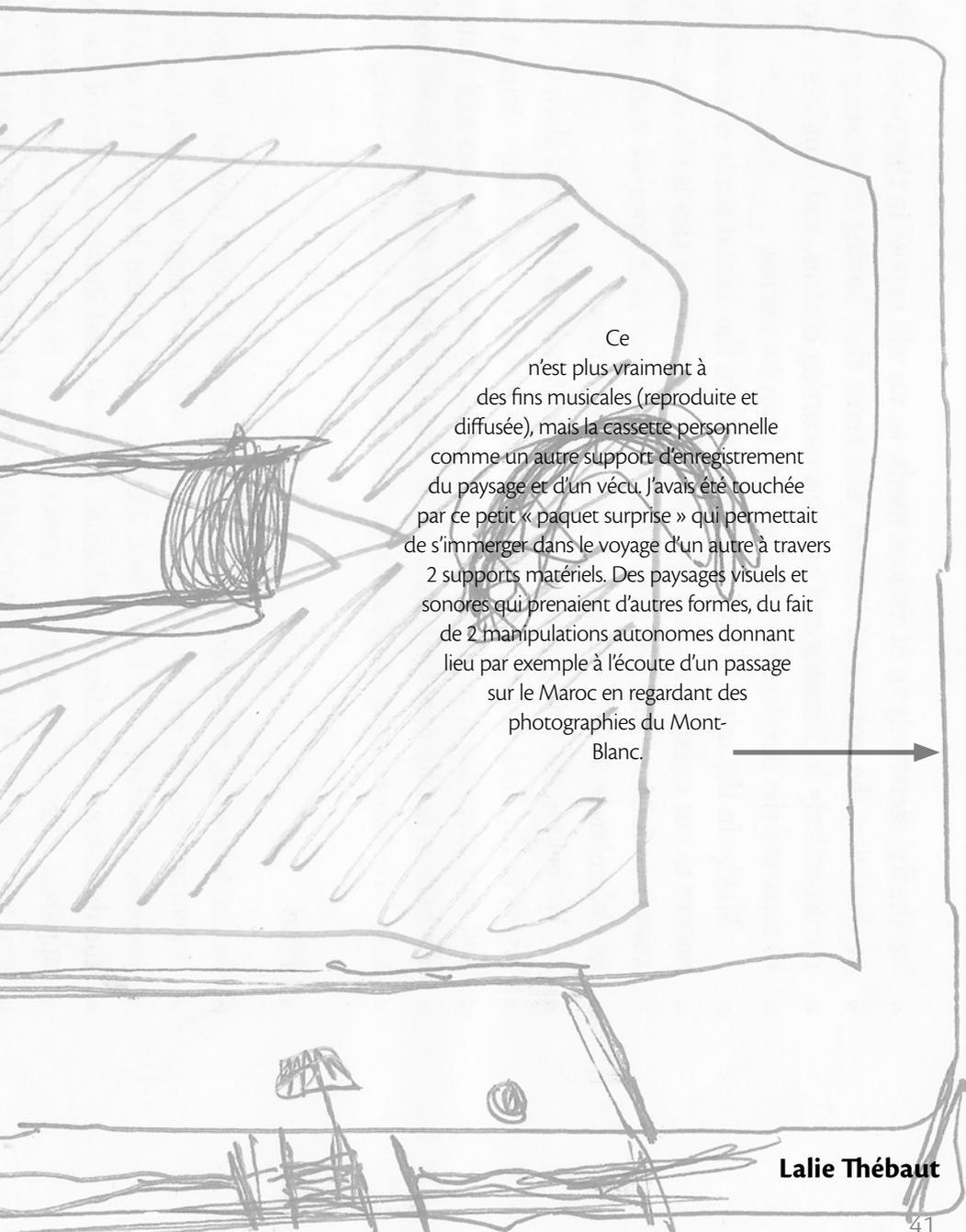
De nombreuses années plus tard, j'ai découvert que la photo du visage à moitié effacé de John Lennon sur *Imagine* n'avait pas été abîmée au gré de la vie trépidante que la cassette avait connue avec ma mère, mais était bien la version originale de la pochette, à peine voilée par l'usure du boîtier en plastique. Cela n'a rien changé. Je ne sais plus où est la cassette, mais dans le coffret de CD ou sur les services d'écoute en ligne, lorsque je me prends à passer cet album, c'est bien elle que j'écoute. Et c'est la femme de vingt-cinq ans qui allait devenir ma mère que je retrouve.

Laurent Albarracin - La parabole de la cassette audio

à paraître dans le recueil *Contrebande*,
aux éditions **Le Corridor Bleu**, collection **SING**



Dans
le boîtier de la cassette,
l'avenir est d'abord disproportionné
et comme nul : tout le ruban de la route est
emboîné autour de l'immense roue avant de cet
ancien modèle de bicyclette appelé grand-bi et fait corps
avec elle, comme si tous les possibles s'accumulaient dans les
débutés démodés de la vie tel un obstacle inhérent à la machine et
qu'il fallait dévider le futur pour rendre praticable le présent, le détu-
méfier, masser l'œdème avant d'enfourcher un engin raisonnablement
stable, puis lentement le dérouler, et qu'à la fin, au bout du rouleau, c'était
au contraire la roue arrière qui était démesurée comme celle d'un fauteuil
roulant ne laissant plus guère d'avenir qu'à une roulette brinquebalante,
comme si l'on était passé de la Belle Époque à la maison de retraite, et
tout le long il a fallu faire attention à ne pas perdre le fil de la route
en se la prenant dans le pédalier car elle serait partie immédiate-
ment en vrilles et en virages, en méandres infinis, électrosta-
tiques, collants, sirupeux comme une impossible mélodie
et c'en était fichu de la réparation à coups de
crayon dans les roues : la route serait défi-
nitivement mâchée et ses voix
distordues.



Ce
n'est plus vraiment à
des fins musicales (reproduite et
diffusée), mais la cassette personnelle
comme un autre support d'enregistrement
du paysage et d'un vécu. J'avais été touchée
par ce petit « paquet surprise » qui permettait
de s'immerger dans le voyage d'un autre à travers
2 supports matériels. Des paysages visuels et
sonores qui prenaient d'autres formes, du fait
de 2 manipulations autonomes donnant
lieu par exemple à l'écoute d'un passage
sur le Maroc en regardant des
photographies du Mont-
Blanc.



Sonorisation photos
A - Maroc 1er partie 21'
Maroc 2e partie 21'
B - Vallée blanche 21'
+ Diapositives

Producteur : Inconnu
Contenu : Récits de voyages,
documentaires amateur
Date de production : 1959 à 88
Trouvé à : Brocanteur,
Decazeville, Aveyron
Date d'acquisition : 2018
Détenrice actuelle :
Lalie Thebault Maviel

« C'EST DANS UN NOUVEL HAVRE DE
PAIX ET DE FRAÎCHEUR, À L'HOTEL
DU SANGLIER QUI FUME, QUE NOUS
DISONS ADIEU À... »

« QU'IL FAIT BON DE PARCOURIR CES
PETITES RUES »

« SES LUMIÈRES BRILLANTES OU
NUANCÉES SELON LES SAISONS, SES
PLAGES DORÉES INVITANT AU FAR-
NIENTE, À L'OUBLI DU QUOTIDIEN »

« IL Y A QUINZE ANS ENCORE, CETTE
RÉGION ETAIT ZONE D'INSECURITÉ.

AUCUN GOUVERNEMENT NE VOUS
GARANTISSAIT LA VIE SAUVE »

« TOUT EN DEGUSTANT UN EX-
CELLENT THÉ À LA MENTHE »

« ELOIGNONS-NOUS DE CE LIEU
ATTACHANT, BIEN QU'UN PEU TROP
PARFUMÉ À LA SARDINE »

« DE TOUTE BEAUTÉ, À PERTE DE
VUE, SE DRESSENT LES AIGUILLES
AUX POINTES ASSÉRÉES »

« IL EST INDISPENSABLE POUR
NOUS SKIEURS PARISIENS, QUI
N'AVONS AUCUNE CONNAIS-
SANCE DU SKI DE GLACIER ET DES
DANGERS DE LA MONTAGNE, DE
PRENDRE UN GUIDE »

« ET PRENONS LE PETIT CHEMIN
VERDOYANT QUI SERPENTE »

« PEUPLÉ DE CHUTES, DE CREU-
VASSES, D'AVALANCHES ET DE L'IN-
NÉVITABLE HOMME DES NEIGES »

« UNE DERNIÈRE VUE DE CETTE EN-
SEMBLE, UN DERNIER COUP D'OEIL »

« LE JOUR TANT ATTENDU EST ENFIN
ARRIVÉ, NOUS SOMMES LÀ PLEIN DE
COURAGE MAIS PEUT-ÊTRE LE COEUR
UN PEU SERRÉ »

« IL FAIT TRÈS FROID »

« ATTENTION AUX CREUVASSES, IL
NE S'AGIT PAS D'UNE PISTE BA-
LISÉE. ET LES OBSTACLES Y SONT
PLUS NOMBREUX QUE DANS LA
PRATIQUE HABITUELLE DU SKI »

« ICI LA FANTAISIE N'EST PAS
PERMISE, SEULE LA SÉCURITÉ ET LA
PROGRESSION COMPTENT »

« QU'IL EST GRISANT DE SE LAISSER
GLISSER SUR CETTE IMMENSE TAPIS
BLANC »

âge certain d'un homme, l'homme d'un certain âge

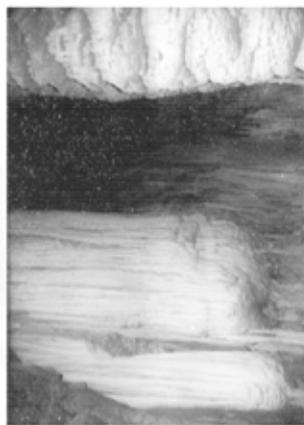
SONY

HF

HF

TYPE I (NORM

Fond musical : classique et traditionnel marocain, grésillant



9
ALJ

7179 016



MUSIQUES
POUR LA
VOITURE

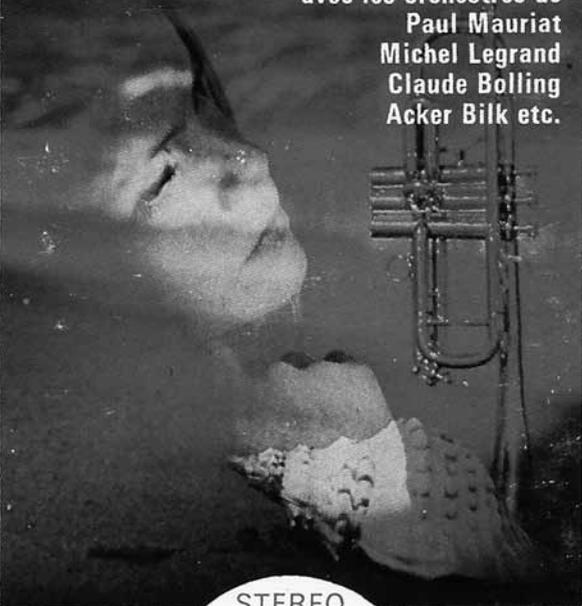


STEREO

SONIC
SERIES

"RELAX ambiance"

avec les orchestres de
Paul Mauriat
Michel Legrand
Claude Bolling
Acker Bilk etc.



MUSIQUES POUR LA VOITURE
"RELAX AMBIANCE"

STEREO

7179 016

PHILIPS

STEREO

La stéréo compatible peut être écoutée aussi bien
en mono qu'en stéréo selon l'appareil utilisé

Sophie Fougy - La vengeance

C'était un gros sac en plastoc, mais dedans il y avait je dirais entre quarante et soixante cassettes. Beaucoup de cassettes qu'on m'avait faites, dont toutes celles de ce groupe qui s'appelait Jaloux de mon succès que j'avais en exclusivité à chaque fois qu'elles sortaient, enfin y'en avait pas beaucoup, quatre ou cinq, mais bon. Bref j'avais ça, et des cassettes qu'Arnaud Maudru m'avait faites, pas mal de jazz, et je partais en résidence en Italie, j'avais tout ce voyage à faire et j'avais mon gros sac de cassettes dans la Renault 21 break que ma mère me prêtait. La résidence, à la fondation Pistoletto de Biella, pas très loin de Turin, durait quinze jours. Y'avait plein de monde de partout, c'était super, et y'avait ce gars qui se faisait appeler, enfin plutôt qu'on appelait Pusherman, qui traînait, qui faisait les petites commissions pour Pistoletto, tous les petits machins qu'il fallait faire, il était un peu technicien. C'était vraiment l'Italien avec les cheveux gominés, frisés, la vespa, très sympa, et il m'a draguée tout de suite, très entreprenant, tous les jours il m'invitait, il insistait, il disait « tu viens, j'habite dans le village, à Biella », mais j'avais pas spécialement envie, je bottais en touche, refusant ses avances.

Et le sac de cassettes on l'a vachement utilisé car tous les soirs on dansait. On faisait la fête après le boulot quoi. Les cassettes tournaient plein pot. Et la veille du dernier jour de la résidence on organise une grosse tawa, et ce jour Pusherman réitère son invitation, et je finis par accepter, je cède je dis « Ok, d'accord, promis je viens ». Sauf que Pusherman a attendu sur sa vespa en haut de la colline et que je suis jamais venue car j'ai complètement oublié l'invitation, j'ai zappé. La soirée se passe, c'est la grosse fête, on se couche tous le matin et dans la journée tout le monde doit préparer ses affaires pour le départ. Pusherman arrive, hyper énervé contre moi, il me dit « j'ai attendu, et t'es jamais arrivée », vraiment véner. Moi j'étais confuse, désolée, mais j'avais oublié.

Au moment de saluer tout le monde et de charger le barda dans la bagnole, impossible de mettre la main sur le sac à cassettes qui nous avait accompagné tout ce temps, et qui quelques minutes avant était là, sous nos yeux. Donc là je fais tout le tour, je retourne toute la fondation Pistoletto, je demande à tout le monde, je dois faire mille bornes et je vais pas faire toute cette route sans musique, et personne ne l'avait, mais je suis sûre que c'est Pusherman qui l'avait prise pour se venger, j'en suis certaine.

Et pendant le retour, sur une aire d'autoroute, j'ai acheté une cassette, de Miles Davis, qui m'a fait tout le trajet.

Philippe De Jonckheere - Une fuite en Egypte, éd. Inculte (extrait)

; je suis retourné au parking où j'avais laissé ma voiture ; j'ai mis le contact ; mais je n'ai pas tout de suite démarré ; l'autoradio s'est mis en marche sans que je m'en aperçoive ; mais la musique n'a pas démarré tout de suite ; en fait en arrivant au parking l'autoradio était toujours en position play ; et je n'avais pas fait attention mais la cassette que j'écoutais en venant était presque finie ; une cassette de Brad Mehldau en trio ; Songs ; ne restaient plus qu'une ou deux minutes de blanc ; de souffle ; parfaitement inaudible sans tendre l'oreille ; je pensais à ce que la personne venait de me dire ; je me suis dit que vraiment je n'aimais pas cette personne ; que son histoire ne tenait pas la route ; enfin ; je veux dire ; qu'elle m'avait raconté des histoires ; ce n'était pas possible autrement ; par exemple ; c'est un exemple ; je savais qu'à l'issue de l'enquête ; ou en première analyse ; ce qui n'est pas la même chose ; je veux dire ; entre le terme d'une enquête et ses balbutiements ; mais cela prouvait bien mon ignorance ; et ; tout à la fois ; mon absence de volonté de savoir ; au début ou à la fin de



l'enquête donc ; il y avait eu une comparution immédiate ; que le chauffard ; parce qu'il y avait bien eu un chauffard ; les gendarmes ne m'informaient pas de tout ; je l'ai déjà dit ; mais tout de même ; ils avaient été obligés de me dire que je risquais d'être convoqué ; que le juge aurait peut-être besoin de m'entendre ; pour témoigner dans une procédure de comparution immédiate ; ou peut-être avais-je mal compris ; la presse était pleine de cette terminologie ; dont je n'étais pas très sûr de ce qu'elle recouvrait ; une nouvelle loi ; je crois ; oui ; j'avais sans doute mal compris ce que les gendarmes m'avaient expliqué ; ils avaient parlé de comparution immédiate quand l'autre personne ; la personne adverse ; comme on dit ; enfin je ne sais pas ce qu'on dit ; c'est juste ce qu'ont dit les gendarmes ; ils avaient dit quand la personne adverse serait sortie de l'hôpital ; et cette personne ne m'avait-elle pas dit que le conducteur ivre de la camionnette n'avait rien eu ; qu'il n'était pas blessé ; alors pourquoi ce séjour à l'hôpital ; ou n'était-ce qu'une manière de dire que le chauffard n'avait rien eu de grave ; rien de grave en comparaison d'elle ; qui était morte ; quelques contusions ou presque ; le genre de blessures anodines dont on se relève sans même y penser ; alors docteur ; rien de

grave ; la balle a glissé sur une côte ; dans trois jours ; le garçon sera sur pied ; dans quel Tintin ; au bas de la même page ; Tintin est de nouveau sur pied ; il a enfilé son imperméable beige et sort en saluant une infirmière hébétée qui en renverse le contenu d'un haricot par terre ; non ; cela ne tenait pas debout ; c'était pour ça sans doute que je ne préférais pas savoir ; mais tout de même les gendarmes m'ont dit que la personne qui avait tué votre femme ; oui ; le gendarme avait dit cela exactement ; la personne qui avait tué votre femme irait probablement en prison ; le début de Vignette de Gary Peacock ; mais joué par Charlie Haden ; Gonzales Rubalcaba ; et Paul Motian ; d'ailleurs Paul Motian ne brille pas dans ce disque ; Montréal Tapes ; le début de Vignette ; donc ; est sorti des enceintes de la voiture ; ça m'a fait un coup au cœur ; mais je me suis tout de suite ressaisi ; ça m'arrive souvent ; le scénario de la cassette qui repart dans l'autre sens ; sans que je m'en aperçoive ; je me suis dit mais pourquoi la personne a-t-elle insisté pour me dire qu'elle témoignerait au procès ; elle affabule ; mais pourquoi invente-t-elle ; et je me suis mis à pleurer en écoutant l'intro en deux temps de Vignette ; ce départ surprenant comme si Haden et Rubalcaba étaient partis à l'aventure sans



trop d'idées et décidaient de revenir au thème de Gary Peacock ; c'est-à-dire sur des bases plus solides ; mais le souvenir de cette introduction floue demeure tout au long du morceau et avec lui la volonté de s'éloigner du centre ; elle aussi elle aimait bien ce disque ; c'est con ; mais j'ai pleuré ; je me suis dit à haute voix ; hein tu l'aimais bien ce disque ; tu te rappelles ; un été dans les Cévennes nous l'écoutions sans cesse ; c'est con ; de se dire des imbécillités de la sorte ; on se fait du mal ; tu te fais du mal ; oui ; c'est ce que je me suis dit ; je me suis dit ; tu te fais du mal ; j'ai continué d'écouter ce morceau ; je me suis calmé ; le solo de contrebasse m'a fait beaucoup de bien ; la contrebasse est un instrument qui survit habituellement mal au fort régime du moteur ; j'étais à l'arrêt ; je n'avais toujours pas quitté le parking souterrain ; je n'avais pas même démarré ; le moteur ne tournait pas ; j'avais simplement mis le contact ; et j'entendais tous les déliés pour la première fois depuis longtemps ; les notes rondes de la contrebasse ; et notamment ce toucher et cette façon caractéristiques de Charlie Haden de laisser les notes sonner ; sans les couper comme font les autres contrebassistes de jazz ; soucieux de marquer ; en coupant les notes donc ; la rainure du swing ;



Jean-François Magre - Ceci n'est pas une cassette...

Les formes et les caractéristiques mécaniques de la cassette audio lui permettent d'être tout à fait autre chose que ce qu'elle est. Outre les porte-monnaies, paillasons ou tables basses à son image, d'autres objets de designers entretiennent une proximité plus poussée avec elle. Un article de bureau propose ainsi, sous l'aspect d'une grosse cassette posée debout, un pot à crayons flanqué d'un dévidoir de ruban adhésif tournant astucieusement autour d'une des bobines. Un autre objet s'inspire du geste familier de rembobiner la bande dévidée avec un crayon à papier pour en déduire tout naturellement un taille-crayon !

Il existe un accessoire si mimétique qu'il confine, du moins en apparence, à l'identité : le Tape Adaptor. Bien qu'il ait été conçu à la fin des années 80, cet étrange outil est loin d'être devenu obsolète. Une fois introduite dans l'autoradio de la voiture, cette cassette factice ne permet pas de diffuser du son qu'elle porterait en elle mais celui d'autres sources telles, initialement, un baladeur CD mais aussi un smartphone grâce à la prise mini-jack.

Ce modèle-ci joue à fond l'illusion. Non seulement l'étiquette reproduit en trompe-l'œil l'évident central et la bande magnétique que nous sommes censés apercevoir à travers, mais le cartouche horizontal arbore une inscription imitant la spontanéité de l'écriture manuscrite, *vol 1*, qui fait presque croire qu'il s'agit d'une compilation maison... Mais l'intérieur est à l'avenant. Il renferme des engrenages simulant le mouvement de la bande d'une bobine à l'autre dans le but de leurrer les capteurs de fin de bande de la platine pour qu'ils ne la renverse pas avec le fameux système auto-reverse. La cassette est là bien plus qu'un support, une interface.

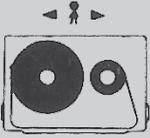
... mais qu'est-ce vraiment qu'une cassette (avec Gilles Bonnet)

La discussion à bâtons rompus avec Gilles roule sur le livre audio et le succès qu'il rencontre depuis quelques années de même que les podcasts dont beaucoup sont natifs. Je lui raconte alors que dans mon enfance je séjournais une partie de l'été chez ma grande-tante dans un petit village près de Toulouse où elle avait été institutrice. Avec l'âge, sa vue s'est dégradée et les gros volumes des classiques ou des biographies historiques qu'elle aimait lire ont été remplacés par des grosses briques de cassettes dans leurs boîtiers noirs attachés entre eux par d'épais élastiques verts ou couleur caoutchouc qui s'empilaient dans le coffre de la voiture puis autour de sa table de nuit. Pendant la sieste et au coucher, elle enfonçait le petit écouteur blanc écru dans son oreille et appuyait sur le bouton Play du dictaphone calé dans le petit logement qui servait jadis à entreposer le pot de chambre. La bibliothèque sonore associative à laquelle elle empruntait ces cassettes faisait bien sûr appel à des bénévoles qui parfois se laissaient aller à des commentaires au milieu du texte qu'ils étaient censés retranscrire fidèlement. Cela amuse beaucoup Gilles car il a justement été lecteur dans une de ces structures lorsqu'il était étudiant, sa voix circule peut-être encore au gré des prêts.

D'autres voix-fantômes circulent aussi dans les cassettes à la dérive d'anciens répondus abandonnés. Les voix trouvées sont quand même plus rares que les photos parfois rejetées par liasses entières sur les trottoirs. Mais en introduisant la cassette dans le lecteur et en portant ces voix à même le pavillon de mon oreille, par le casque, j'ai l'impression d'accéder à une intimité plus proche encore qu'avec l'image.

Dans sa jeunesse, années 80, Gilles utilisait un ordinateur Amstrad CPC 464 dont la mémoire était alors une cassette compacte. Elle pouvait contenir par exemple plusieurs jeux, un intervalle de compteur donnait leur position sur la bande. Nous nous faisons la réflexion que c'est bien la première fois que le compteur sert à quelque chose ! Et d'ailleurs, quelle est son unité de mesure ?

Gilles se remémore alors un moment particulier. Enfant, il remarque une cassette brisée gisant sur la chaussée. Il ramasse la bande en partie dévidée, froissée, avec le sentiment profond qu'elle recèle un secret, quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'un vinyle est poussiéreux et rayé, il est juste abîmé, il crachote et il saute, mais le son d'une cassette dont la bande a été malmenée garde une empreinte plus complexe. Nous convenons d'ailleurs que ce n'est pas la qualité du son qui explique son retour. Pour Gilles, c'est cette possibilité que la bande pendouille qui en fait la singularité, son érotisme, une matière molle encapsulée qui peut potentiellement s'épancher comme une humeur. La fragilité de la bande, sa fluidité, sa flaccidité nous abaisse vers un seuil d'incarnation du son encore plus sensuel que le vinyle.



Qu'à cette cassette ?

**Brèves, mémoires, réminiscences
par Jonathan Burgun**

Au lycée, j'oubliai un jour une cassette sur un muret auquel je m'étais appuyé à l'interclasse, le casque de walkman sur les oreilles. En arrivant à l'internat le soir je m'aperçus de l'absence de la cassette, *The Sky's Gone Out* de Bauhaus. J'y tenais énormément, je l'avais achetée à Paris, et elle avait la particularité d'offrir en bonus sur sa face B, ne le mentionnant nulle-part, le live *Press The Eject And Give Me The Tape*, faisant de cet objet une espèce de collector, une énigme même ; un album par face, pour le prix d'un. Comment cette face B, qui devait être la face B de l'album, était-elle un album à elle toute seule ? L'invité surprise. Le cadeau. Cette question m'a longtemps trituré les méninges.

Pour récupérer coûte que coûte la cassette, je fis le mur, traversai tout le lycée, et arrivant près du muret mon cœur battait vite, pourvu qu'elle soit là, il y avait peu de chance, j'y croyais fort, et elle y était. Personne ne l'avait vue, ou personne n'en avait voulu.

Apollon, dieu des musiciens, serait remercié et loué chaque jour dorénavant.

Je détestais les fade out (lorsque le morceau se finit avec le son qui baisse progressivement), j'avais l'impression qu'on mentait sur la marchandise, qu'on nous cachait quelque chose, une fausse note ou une fin que les musiciens n'arrivaient pas à jouer, un morceau qu'ils n'arrivaient pas à finir. Et puis je me disais qu'il manquait un bout, que c'était artificiel. C'est pour ça que j'adorais les enregistrements live, là au moins c'était pas du chiqué. C'était réel.

J'étais naïf.

Pour les mêmes raisons, j'adorais aussi voir les balances des groupes. La vérité, l'artiste dépouillé des artifices. Sans pause ni souci de plaire à un public. Le dépouillement.

J'aimais aussi aller voir les groupes d'amis en répétition. Comme tout ado frustré de n'avoir pas le courage de monter son propre groupe, qui n'ose pas, qui a peur, qui en rêve mais ne passe jamais à l'acte. Qui admire les autres. Aujourd'hui, assister à une balance me paraît un peu impudique, un avant-goût désagréable et désincarné de ce qui va se produire plus tard.

Et je peux apprécier les fade.

Je suis passé de l'autre côté.



Brice Maruéjols

La cassette audio a été le support qui m'a permis de découvrir et d'aimer la musique. Au début des années 80, c'est avec un lecteur-enregistreur basique que j'ai créé ma première collection de cassettes. La technique était sommaire : coller le magnéto au poste de télé et enregistrer les parties musicales des émissions du samedi soir, notamment le fameux Champs-Élysées de notre Drucker national. Le résultat était pour le moins lo-fi entre saturation et grésillements, il ne restait pas grand-chose du morceau original... Mon seul souvenir d'un morceau qui me plaisait beaucoup : Flash In The Night de Secret Service : une sorte de hard FM pour minet peroxydé... Un peu déçu de la qualité lamentable de l'enregistrement, je suis passé à l'étape 2, trouver un copain déjà possesseur de disques ou de cassettes et de la même manière enregistrer en collant mon magnéto à l'autre magnéto ou aux enceintes... Résultat pas fameux non plus, mais moins aléatoire que la télé. Et grand souvenir d'un enregistrement de Village People où on entendait la mère du copain appeler tout le monde à table pour le dîner !

Et puis, un autre copain doté d'un grand frère mélomane ET équipé a été mon salut. Il avait à la fois une discothèque naissante et une platine reliée à un enregistreur de cassettes. Le bonheur absolu... Nous vivions comme des parasites aux rythmes de ses achats de disques qui finissaient dupliqués sur cinq ou six cassettes dans la semaine qui suivait. Sans bourse délier, nous nous permettions bien sûr de commenter ses choix et d'essayer vainement de les orienter.

Sans le savoir, c'est lui qui a forgé notre « culture musicale » naissante à coup de Pink Floyd (je pense qu'il les avait tous !), Genesis et autre psyché/prog de l'époque. Mais le choc a été son goût précoce pour The Cure qui nous a tous scotché et par ricochet fait découvrir le punk et la new wave...

Mon souvenir de cassettes le plus cuisant est situé un peu plus tard dans le temps. 1988, l'été du bac. Nous décidons de nous émanciper et de partir une semaine en camping à l'océan. Afin d'agrémenter nos soirées, je décide de prendre TOUTE ma précieuse collection de cassettes. Pour ce faire, j'ai un petit « attaché case » horrible, en skaï pourri et, détail important, qui ferme à clefs. Toutes mes cassettes sont personnalisées : dessins réalisés par l'artiste du groupe, lettrage « recherché » et surtout le fastidieux travail de scribe pour recopier à mano les titres de chaque album. La technique d'enregistrement s'est aussi améliorée, grâce au CD notamment. De plus, pour éviter les inévitables blancs à la fin des albums, les plus zélés remplissent les vides avec des morceaux à découvrir. Bref, la cassette est devenue un art et une science.

Et un après-midi de sortie plage sans doute, tout s'effondre : notre tente a été visitée ! Quelques vêtements ont été dérobés, mais surtout mon précieux attaché case maronnasse a disparu. J'imagine que j'ai dû blêmir ! Des mois de laborieuse quête pour obtenir les dizaines d'albums que je ne pouvais pas m'acheter réduits en poussière... La déprime.

Finalement après quelques recherches, nous retrouvons l'attaché case que j'avais eu la bonne idée de fermer à clefs. Les voleurs ce sont dit qu'ils avaient là des biens précieux : des bijoux, de l'argent qui sait ? Déçus, ils ont consciencieusement pris les cassettes et les ont débobinées aux quatre vents. Puis, agacés, ils les ont rageusement écrasées sur le sol...

Bref, ma collection est foutue.

J'ai passé ma soirée à essayer de sauver ce qui pouvait l'être : c'est-à-dire pas grand-chose, en rembobinant bêtement avec un stylo bic... et les mois suivants à essayer de retrouver mes fournisseurs de cassettes pour refaire les indispensables perdus. Mais par chance, c'était aussi la période où des mélomanes se lançaient dans la location de disques. J'ai alors assidûment fréquenté le Bataclan à Toulouse qui, véritable pousse-au-crime, louait des disques vinyles et des CD.

Finalement, la collection s'est petit à petit reconstituée, enrichie de nouveautés... et expurgée des pires daubes !

Hayden Daley

Joseph Charroy



That hungry machine is eating yet another tape. Jamais content. Carrément méchant. Munch munch this tape is lunch. It is high time for an overhaul of this hi-fi in high demand. It is usually such a good machine, but for the appetite of the automatic playback. It never stops. Unless it is fed. Today's menu: language lesson linguine. Tastes like Souchon. I take a slow breath and pull gently on the tape. J'ai perdu tout c'que j'aimais. But this time it comes out easily. With pencil in hand I wind the tape back onto the spool. I put the cassette on the shelf and let the machine cool. I reset the preset and search the frequencies for a crashing drum beat, crushing bass line and a big hard heavy guitar crunch. This is rock 'n' roll baby! I give up, you win. That does not sound like me at all.

k7

h240319

Johann Mazé - KILLERS ou la température du réel

Comme l'affirmait Marx : « La honte est un sentiment révolutionnaire. » De toute évidence, réformer notre manière de parler de musique ne suffira pas à régler les injustices sociales ou la dégradation de la vie publique – mais, quitte à parler, autant cesser de faire empirer les choses.

Carl Wilson

Parler de cassette quand, comme moi, on est né à la fin des années 70, c'est en partie revenir aux débuts de l'adolescence, au heavy metal que j'appelais alors hard-rock, et aux murs de ma chambre tapissés de posters de musiciens transpirants, grimaçants et aux majeurs fièrement levés.

En 1990, j'avais 12 ans et j'achetai ma première cassette, Killers de Iron Maiden, chez Madison, un disquaire arlésien aujourd'hui disparu, comme la quasi totalité des disquaires indépendants dans les petites villes. C'était la première cassette d'une collection qui compterait toute la discographie du groupe jusqu'à Fear Of The Dark en 1992, ainsi que les quatre premiers albums de Led Zeppelin, une volée de Van Halen, trois Metallica, quelques Mötley Crüe, un Def Leppard, un Guns'n'Roses, un AC/DC et un Joe Satriani.

Cette modeste cassetothèque, pour le moment entièrement constituée d'originales, je la rangeais précieusement suivant l'ordre alphabétique et chronologique dans une série de boîtes en fer. Chaque boîte était l'imitation d'un pavillon provençal aux murs crépis jaunes, avec fenêtres et jardinières en fleurs, volets et portes en bois. Ce contenant présentait opportunément les dimensions exactes d'une cassette, soit 7 cm de large, et permettait d'en ranger une dizaine en longueur. Ces petites maisons en fer souple contenaient originellement des bonbons offerts à Noël par le comité d'entreprise du boulot de ma mère. J'ai toujours trouvé cocasse ce contraste entre le contenu métal et l'ancien contenu sucré.

Ça c'est pour l'anecdote.

Mis à part la boîte en fer provençale, tout un chacun né autour de cette période s'y reconnaîtra. Pour cette génération, cette pile de cassettes rangées ou pas est le passif d'un adolescent sur trois au bas mot, il suffit de changer les noms.

Je pourrais m'arrêter là mais on peut aller plus loin, regarder au fond du boîtier. Qu'y a-t-il de plus dans cette simple cassette Killers de Iron Maiden à fond noir quadrillé de blanc de la collection Fame/EMI achetée en 1990 ? J'y vois le signe d'une première étape dans les mutations de mes goûts, le désir naissant d'une existence séparée, les prémisses d'une déviation, la volonté de s'extraire de la famille et de ses

penchants. Prendre en charge ses propres inclinations, chercher des sources et s'y abreuver soi-même. L'adolescence quoi.

J'avais envie d'aimer Iron Maiden, d'aller chercher la musique qui accompagnait ces pochettes d'épouvante juvénile qu'il était alors fréquent de croiser dans la rue, sur des t-shirts, des présentoirs de cartes postales et des vitrines de disquaires. Pour parachever le tout, un cousin plus âgé et lassé de U2 et The Cure m'avait aussi beaucoup encouragé à prêter l'oreille à ce groupe.

Play

Eddie, la mascotte du groupe, avec son sourire figé macabre et ses poses bêtes et méchantes, ne pouvait être que l'un des paravents, l'un des masques possibles d'un ado inévitablement frustré et qui voulait en faire croire plus qu'il ne pouvait autour de lui. J'ai la sensation que la majorité de l'auditoire d'Iron Maiden a commencé comme ça.

Je n'avais pas vraiment eu de coup de foudre à la première écoute, à peine à la deuxième. Ce qui m'avait avant tout plu, et surtout décidé à écouter ce groupe, et du hard rock, c'était son pouvoir séparateur avec ma famille, et avant tout avec l'école qui présentait pour moi tous les signes d'un échec déjà patent et bientôt annoncé. Une prise d'indépendance et ses hymnes en quelque sorte. Écouter une musique avec de tels graphismes creusait comme un douillet refuge avec devanture d'épouvantail. Au collège Frédéric Mistral d'Arles les blancs écoutaient la variété du moment et parfois Bob Marley, les Arabes de la dance et les balbutiements du hip-hop mainstream version Mc Solaar et Benny B. Je partageais mes goûts avec seulement un voisin blanc et deux gitans.

Pause

Le paradoxe de Iron Maiden est double. D'un côté, le groupe n'était pas une ténébreuse référence dont les propos et les sonorités avaient le goût du soufre et qu'il fallait donc dissimuler. Pour preuve on trouvait facilement le volumineux merchandising du groupe dans les maisons de la presse et des magasins de babioles en plastique. D'un autre côté, leur musique ne divergeait en rien de la tradition classique. Les rythmes sautillants rappelaient les saccades d'une balade à cheval, et les suites d'accords à la tierce ou à la quinte tintaient de manière gentiment consonantes, voire respectueuses des premières pages de la Méthode Rose. D'un point de vue esthétique c'était une musique conservatrice dont les pochettes, à mes yeux, promettaient davantage que le contenu.

Mais laissons le groupe de côté.

Replay

D'un point de vue musical, je ne suis pas né dans un désert ni sur un terrain en friche. Mes parents, surtout mon père, avaient une discothèque vinyle assez fournie. On y trouvait, parmi tant d'autres, des noms devenus classiques de la scène rock des années 60 jusqu'aux 80. Jimi Hendrix, les Doors, Janis Joplin, Cream, Jefferson Airplane, les Rolling Stones, Frank Zappa, King Crimson, Otis Redding, Neil Young, Mahavishnu Orchestra, Led Zeppelin... jusqu'à Toto, Supertramp, JJ Cale, Dire Straits, Jean Ferrat, Cabrel, Lavilliers et Renaud. Tout petit je voyais mon père agiter ses bras façon air-drums ou air-guitar avant l'heure debout devant la chaîne hi-fi. J'eus assez tôt le droit de mettre moi-même des vinyles et de l'imiter.

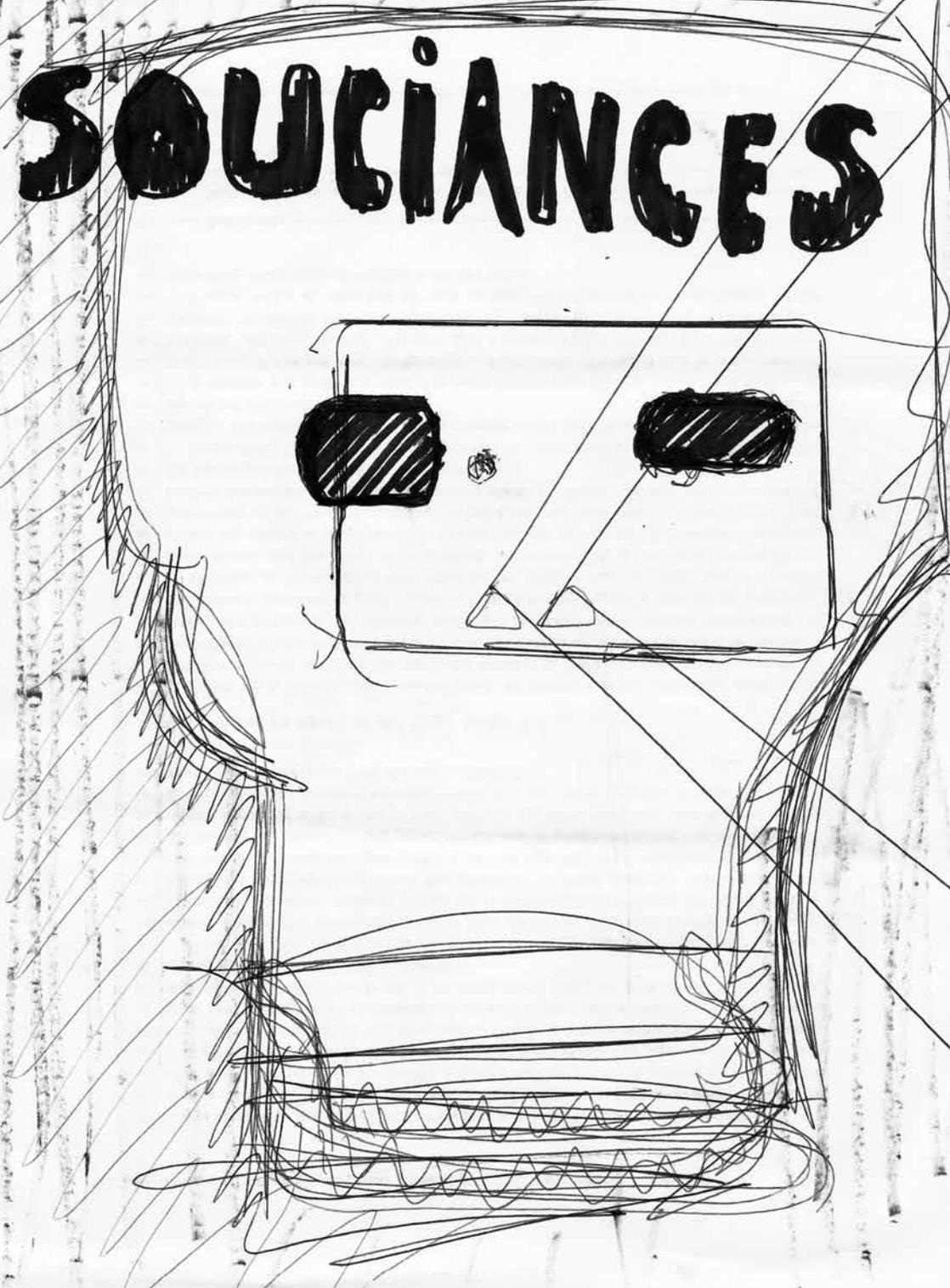
Mon humble cassetothèque, elle, respectait les clous, et le paysage restait franchement rock, conservateur en somme, mais les noms étaient nouveaux. Pourquoi alors s'émanciper d'une telle compagnie pour Iron Maiden et la suite ? C'est ce qui m'est venu en premier, il fallait une sortie de route, ce fût celle-ci. Point.

Rewind, play, fast forward

Une fois au lycée, par désir d'adaptation à mes nouveaux amis j'ai lâchement tourné tout ceci en ridicule, en honteux, puis sous silence. Tout fut remplacé ou presque. C'était le moment du grunge et des Inrocks, et comme à chaque nouveau mouvement, à la ringardisation de ce qui précédait. Je suis devenu mondain sans le savoir. Aujourd'hui je serais plutôt enclin à en rire, mes goûts ont bien évidemment évolué, mais je m'interroge sur ce qui a déclenché cette honte larvée. En quoi avoir écouté Iron Maiden et du hard-rock (je ne disais pas encore metal) me faisait-il honte ? Et pourquoi la honte nous saisit quand une référence n'est pas acceptée par nos pairs ?

Ce que soulève cette question, et avant tout cette honte, est bien moins anecdotique qu'il n'y paraît. C'est toute la sociologie et les rapports de classes qui sont contenus dans ce brassage de références et ce parcours. Avait opéré sur moi la fable séculaire de l'élévation sociale par l'acquisition des représentations intellectuelles bourgeoises, qui avancent toujours masquées, et l'écrasement de tout ce qui précède, désormais placé sous le sceau du mauvais goût. Le combat permanent et toujours renouvelé du goût populaire contre le goût bourgeois. Les alliances mutantes, les malentendus, les contradictions, cette singularité que génère ce clair-obscur social. Celui-là même qui reste (malheureusement) encore à explorer plus avant, à expliciter, surtout à défendre. Mozart ou Xenakis ne remplacent pas Iron Maiden, ils s'ajoutent. Cette addition ou cette cohabitation, plus que la curiosité musicale, constitue un point de levier politique.

C'est ce fertile chaud-froid (et qu'est-ce qui est chaud ? Qu'est-ce qui est froid ?) que tente aujourd'hui d'affadir l'électro-pop, genre englobant s'il en est, qui coule et fond les différences, les paradoxes, les irréconciliables et, en définitive, toutes les luttes valables dans le tiède pédiluve d'une humanité prétendument réconciliée, mais plus que jamais déréalisée jusqu'à l'inexistence. Ce chaud-froid c'est la température du réel et d'un je-vous-emmerde enfin incarné.

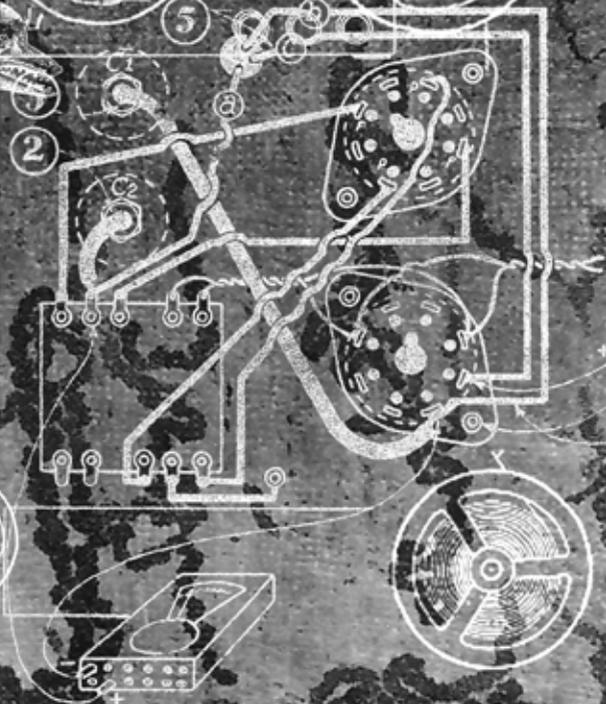
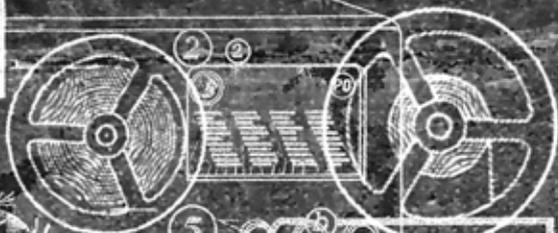


SOUCIANCES

bruitage

musique

paroles



Antoine Herran - Je suis exactement le même

Des petits cailloux crayeux, beiges, produisent un sol un peu souple et irrégulier, les cailloux partant facilement sur l'asphalte d'un petit coup de pied. Sur ce chemin que j'empruntais tous les jours pour rentrer du collège, je comptais mes pas, je me chantais des mélodies en boucle. J'en inventais et je percevais aussi la délicate distorsion qu'un refrain peut subir lorsqu'il est chanté en boucle dans son esprit. On ne sait plus compter les syllabes et les tons se démultiplient, ruisselant d'harmonie, dans l'interstice des pas de la marche, des pas du cœur, des pas respirés. Je faisais une sorte de son audible seulement de moi, avec la langue contre le palais, un son bas, un kick, et les dents pouvaient claquer discrètement, pour dompter le psychédélisme de l'idée musicale sans son. De temps en temps, je marchais le long d'un ver plat et brillant sur le trottoir, ondulant parfois, parfois emmêlé comme les cheveux d'une fille, sur des mètres et des mètres. C'était une bande magnétique. J'ai compris plus tard que les gens jetaient par la fenêtre les cassettes dont la bande avait été bouffée par l'auto-radio de la voiture. A ce moment-là, je voyais cela comme une sorte d'attentat esthétique mystérieux.

Chez moi, les cassettes avaient leur importance. Elles me permettaient d'enregistrer des précieux programmes à la radio. Et aussi mes propres musiquettes, dans un style instable et extatique. J'ai eu à ce moment une obsession avec les souffles des bandes, une mélancolie à pleurer, je voulais classer mes enregistrements, compiler les meilleurs morceaux de cassette à cassette. Mais les enregistrements possédaient déjà un son frauduleux à cause de la petite antenne-fil qui ne captait que mal les radios associatives depuis le lotissement pavillonnaire, un son d'œuf qui bout dans la casserole. Le bruit blanc était là pour durer.

Stéphane vit un concert de Isophrénia à Bordeaux. Marine et moi jouions deux claviers Yamaha presque identiques, passés au travers de pédales de distorsion réglées au minimum de gain, nous avions un souffle blanc dans les enceintes et nos grooves lui donnaient l'impression d'écouter une cassette sur son ghetto blaster d'adolescent.

A un moment, je m'étais dit qu'il y a une vérité charmante dans l'aspect rond des supports de reproduction sonore, les rouleaux de cire, les disques de vinyle, les bandes magnétiques, les disques compacts, qui ont en commun de se dérouler dans le temps. Et, dans le monde, tout est rond, à part les bureaux et les cadres au mur. La cruche est ronde, la goutte de vin qui en sort est ronde, la bouche qui la boit est ronde, le ciel et le monde sont ronds, l'œil et la cellule, le corps n'est qu'arrondi, et les rares cristaux qui présentent leurs facettes cubiques se trouvent dans la terre molle et nous parlent d'un autre monde que celui où nous faisons l'amour. Or les écrans et la division de l'espace sont venus tapisser tout cela, c'est-à-dire tout, avec cette logique vectorielle qui fait que les choses vont d'un point à un autre sans rien toucher d'autre que le chemin créé pour leur déplacement, et croient ainsi connaître tout ce qui est. Ainsi, les animations synthétiques dans les dessins animés sont encore et toujours d'une laideur incurable par ces mouvements en courbe impossible, nés du pliage de zones angulaires à l'infini. De même, prendre un coup d'épée dans la gorge juste après avoir vu le blason héraldique de celui qui t'assassine : qui me tue si ce n'est pas toi ?

J'étais chez la grand-mère de ma copine Alle, en Transylvanie. Elle lui donna une robe, Alle l'enfila, et Mama Sanda entreprit de la repriser. Alors elle lui mit dans la bouche une extrémité du fil qu'elle cousait. C'est un vieux truc, pour ne pas coudre l'âme de la personne en même temps.

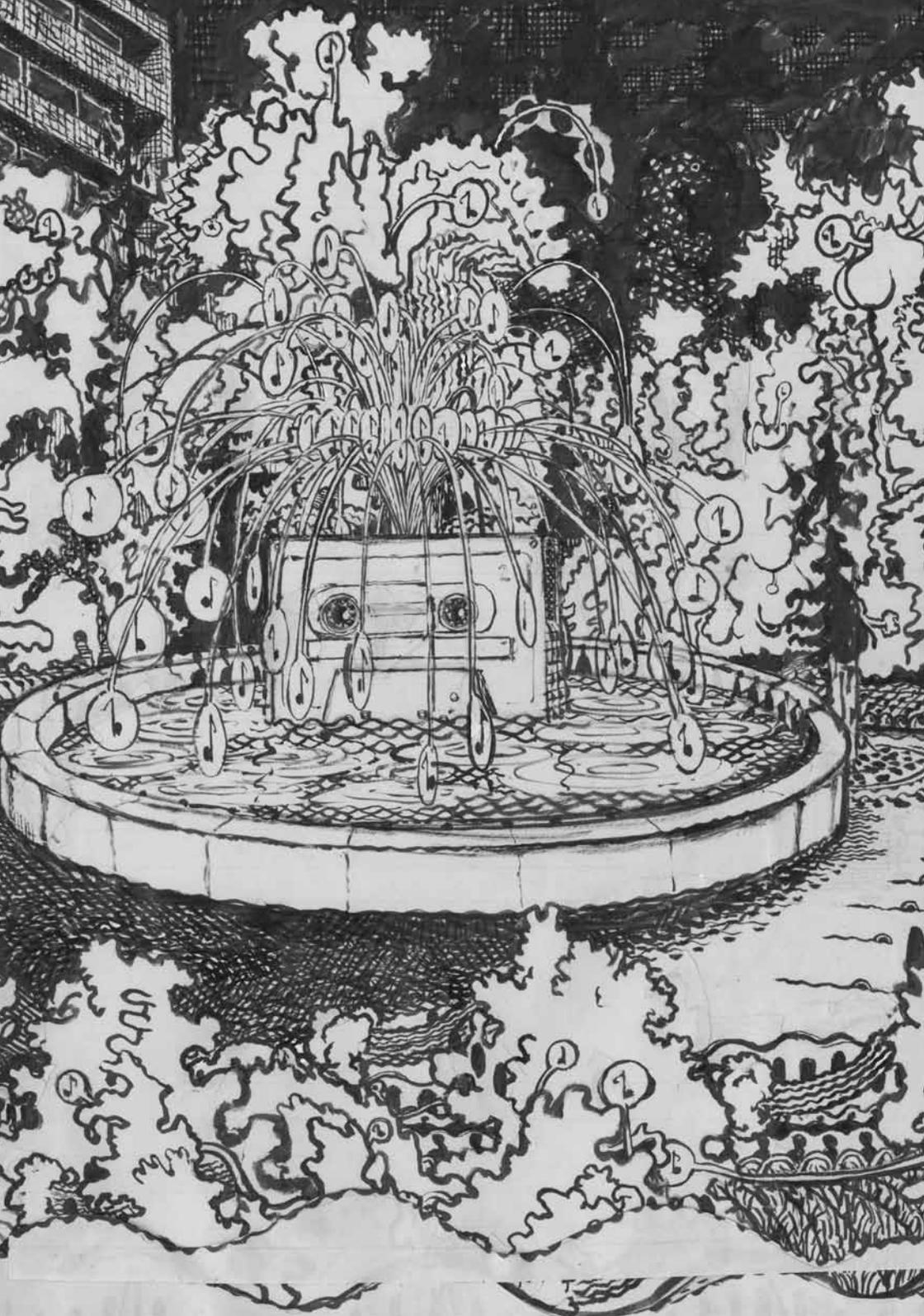
Quand l'écran est venu, le diable est entré dans la maison, il a mis la boîte carrée au milieu du cercle.

Voodoo Muzak, Condense, Dragibus, Ghost, Fugazi, Kill The Thrill, Glu, Oharu, God Is My Co-Pilot, Unsane, DJ Shadow, Mao Morta, DMX Krew, Jean Louis Costes, Fushit-susha, Harpy, Spaceheads, So Nicht, L'Observance, Moonshake, Badgewearer, RWA, ZAC, Barry Adamson, Praxis, Squarepusher, Miam, Cut, Jean Seberg, US Maple, Osso Exotico, Krudel Monster, Sabot, Girls Vs Boys, Tom Waits, Guapo, Mug, Blind Idiot God, Einsturzende Neubauten, Nocturnal Emissions, Carl Craig, Ruins, Godflesh, Neurosis, Gutariko Bat, Shunatao, Prohibition, Cat Power, Daunik Lazro, Michel Doneda & Benat Achary, Erik M, Alboth, Portobello Bones, Hint, Anah, John Zorn, Beamtrap, Mush, Tantrum, Harpy.

Vers mes quinze ou seize ans, j'allais à une fête chez Muriel, la maison d'à côté. Avant de sortir, je les voyais depuis la fenêtre de la chambre. Je me préparais pour sortir marcher quelques mètres, d'une porte à l'autre. Muriel était mon amie depuis l'enfance. Son grand frère et ses amis avaient amené à boire. Il y avait Emilie et son frère Nicolas. Ils étaient nouveaux ici. J'ai bu et j'ai parlé beaucoup de musique avec Emilie, comme si nous découvriions ensemble ce que c'est que la musique, quand je suis rentré dans ma chambre, dans la nuit, j'ai aussitôt commencé à faire une compilation sur une cassette pour elle. Elle me plaisait beaucoup, dans son style garçon manqué et blonde diaphane mélangés. J'ignorais presque que nous deviendrons très proches puis éloignés, en une vingtaine d'années. Je mettais dans la compilation quelques-uns de mes morceaux préférés comme Ghost Rider de Suicide et Schizophrenia de Sonic Youth. Et puis ce morceau de trip-hop du groupe Scala, Fuser, qui clôt la compilation Touch Sampler 3 que j'avais commandée au catalogue VPC de Stefan Krieger, Amanita Records. Et également le morceau Ghost Dance de Patti Smith, la reprise par Marianne Faithfull.

Après réception, Emilie me dit qu'elle avait adoré un morceau avec une voix de femme et une flûte, un morceau qui la transportait. J'ai cru aussitôt au trip-hop éthéré et mélancolique de Scala, à cause du synthé qui pourrait sonner comme une flûte, et parce que j'y projetais mon dessein esthétique et sentimental, un parking désert, une salle d'attente de l'amour, résonant avec cette zone aéroportuaire et suburbaine, mêlée de pinèdes ensablées, dernière station avant le vide océanique, où nos parents respectifs nous avaient menés et nous élevaient. Mais, en fait, c'était bien l'hymne amérindianiste porté par Marianne Faithfull qui avait excité son cœur. Cette confusion est l'histoire d'une rencontre entre deux tempéraments, vécue depuis mon éprouvette.

Par la suite, nous avons fait beaucoup de musique ensemble, notamment sous le nom de God Is Gay, et nous avons touché à ces deux formes : un blues désincarné et sexy, signe d'une apocalypse étouffée dans l'inertie médiatique, avec Soft Sensation,



Petit Soldat, et un rock incantatoire et cuivré, célébrant les amitiés précipitées dans les flammes, avec Heartbeat Conquerant, Soleil. Quelques années plus tard, Ghost Dance, dans sa version originale par Patti Smith, résonna contre le cercueil de notre ami Aurélien, le chanteur de Bison. C'est Chloé qui me raconta. Une femme inconnue dansait alors, peut-être l'éternel amour perdu d'Aurélien, Leila, qu'il chercha tant dans la nuit noire de ses rêves, jusqu'à la savoir morte puis ressuscitée.

Pour finir, je dois préciser qu'en m'installant à Bruxelles avec Marine, j'ai commandé un stock de cassettes vides et j'ai dégoté un duplicateur correct. Dans cette ville pleine de cassettes rutilantes et de jeunes gens aux habits vintage outrageusement bariolés, je pensais faire mon trou, comme on dit, en fourguant des copies de mes albums Corridors de Bison, Tourne Pour Rien de God Is Gay, et enfin l'album d'Isophrénia, voire de créer de nouvelles compilations à partir de mes archives d'improvisation et de pop bizarrement foutue. Sauf que je n'ai jamais réussi à me satisfaire d'un design pour mes cassettes, elles ne me semblaient jamais industriellement authentiques, j'ai fini par écrire à la main la liste des morceaux et les indications supplémentaires, comme un pharmacien, et photocopier cela, un peu nauséux au milieu de ce foutoir DIY et fétichiste. J'ai même vu aux jurys de Jeanne, à l'Ecole de Recherche Graphique, des jeunes branchés interchangeables exposer leurs précieux bijoux de cassettes emballées dans des vomis de couleurs ; les bandes certainement saturées de bruits dégueulasses et de chansons débiles pour draguer de fatales midinettes sous ecstasy.

De là, si un jour j'arrive vraiment à pondre un truc pas mal, je préfère désormais que ce soit quelqu'un d'autre qui le publie. Chacun son truc.

Je crois qu'enfant, je me figurais le passé en noir et blanc. Je posais la question à mon père. C'est parce que l'image est plus forte que le réel, peut-être. Mais il y a autre chose, c'est un bain général de croyance. Avec le culte de la technique, nous pensons naître nouveaux à chaque génération. Il m'a fallu vieillir pour aborder sobrement cette question ; et comprendre que les hommes du passé aimaient et souffraient de la même manière que nous. Ce n'est pas tout à fait vrai, c'est un espoir. Dans mes mauvais moments, j'explique à qui veut l'entendre que nous sommes très beaux mais que nous disons n'importe quoi et que nous parlons très mal, que malgré ce que la modernité a broyé dans nos têtes, elle n'a pas encore eu raison de notre belle allure génotypique. Dans d'autres moments, je me sens fort de quelque chose et je me dis, et je sais que : je suis exactement le même.

Xavier Noygues - Le baladeur bleu

Vers la fin des années 80, j'étais un collégien effacé et pétrifié par ma propre étrangeté. Mon existence me paraissait éminemment merdique. Je nageais quotidiennement dans un océan de solitude au milieu d'êtres humains avec qui je ne partageais absolument rien. Je n'aimais pas le foot, ni le rugby. Je n'avais pas de Ciao ou de 103 Peugeot, mais un simple vélo. Je dessinais, je rêvais, et la vie de Léonard de Vinci me fascinait. J'étais décalé.

À cette époque, j'allais souvent à la piscine pour me plaquer au fond du grand bain comme une raie et m'enivrer du silence sourd des profondeurs. Je restais immobile le plus longtemps possible, en apesanteur, dans l'attente de ce moment magique où je sentais venir « l'éternité », instant fragile où j'avais la sensation de me dissoudre et de ne faire qu'un avec mon environnement liquide et solide. Je ne remontais à la surface qu'au bord de l'évanouissement.

En dehors des bassins, je n'étais rien d'autre qu'un poisson clown en train de se tortiller sur le tapis du salon. Je suffoquais au milieu de mes contemporains.

Et puis le Rock, le Punk et la Pop anglaise sont venus petit à petit combler ce manque d'oxygène grâce à quelques radios FM, mais surtout grâce aux K7 qui permettaient d'enregistrer et de copier tout ce qu'on entendait, à moindre frais. C'était une période d'intense diffusion de toutes sortes de genres musicaux. Un peu comme avec les MP3 dans les années 2000. Les Majors ne contrôlaient plus rien, un vent de liberté soufflait dans nos oreilles.

Certains titres commençaient à s'associer à des souvenirs, des sensations, des odeurs ou des moments particuliers de mon existence. D'autres libéraient mes colères, mes frustrations, et projetaient mes poings dans les airs. La BO de mon adolescence se compilait en même temps que tournoyaient les bandes magnétiques dans le magnétophone.

La musique prenait de plus en plus de place dans mon quotidien. Elle accompagnait mes séances de dessin ou mes interminables rêveries d'adolescent, couché sur mon lit, les yeux rivés au plafond.

Je m'enfonçais tous les jours un peu plus avec délectation dans une douce addiction musicale. J'étais un peu comme au fond du bassin, en apesanteur. Enfin presque. Il y avait toujours quelque chose pour faire chier : ma sœur qui déboulait dans la chambre, mes parents qui demandaient de baisser le son, l'heure de manger, etc. Malheureusement, je ne pouvais écouter la musique que chez moi, dans ma chambre.

Je me suis alors mis en quête de l'accessoire ultime, indissociable de la K7 :
le Walkman !

Pour mes parents enseignants, et un peu cathos sur les bords, le Walkman était objet de tous les fantasmes et de toutes les critiques. Non seulement il servait à écouter de la musique débile, mais il rendait sourd et fabriquerait à coup sûr toute une génération de gamins complètement décérébrés et déconnectés du monde. Leur demander de m'acheter un Walkman, c'était comme leur demander de m'abonner à une revue porno...

J'ai donc secrètement constitué une petite épargne et commencé à déambuler dans les rayons High Tech de la FNAC en quête d'un baladeur. Le Saint Graal de l'époque était un Sony Sport Jaune, Autoreverse, Dolby machin, Bass bidule, et j'en passe ! Ces petits joujoux technologiques étaient incroyablement chers et au rythme où ma tirelire se remplissait il m'aurait fallu attendre plusieurs mois avant de pouvoir m'en offrir un...

Un jour où je traînais place du Capitole à la recherche de K7 d'occasion, j'aperçus un Walkman sur l'étagère d'un vendeur de boubous, au milieu de bibelots en tous genres, de montres tapageuses, et autres lunettes de soleil. Ce n'était pas un Sony, il n'y avait pas de marque visible, il était en plastique bleu, sans emballage, nu comme un ver. J'ai marchandé un peu avec le vendeur, et pour quelques billets de dix francs l'affaire fut réglée. L'objet était particulièrement basique, assez moche en fait, mais il promettait l'essentiel : lire des K7 n'importe où, et cracher dans le casque tout ce qu'il pouvait.

Je suis rentré chez moi en courant, j'ai pris la première K7 sur le chevet, et je me suis envoyé mon premier shoot au casque, couché sur mon lit, les yeux fermés. Quel pied !

À partir de ce moment là j'ai basculé dans une autre dimension. Je ne quittais plus mon casque. La musique m'accompagnait partout : dans la rue, le bus, les magasins, en patins à roulettes, à pied, à vélo, debout ou couché. Ce que j'écoutais transformait et magnifiait tout ce que je voyais. J'étais dans un clip vidéo permanent. Je me sentais comme au fond de la piscine, dans mon élément, mais au milieu des autres, dans une sorte de monde parallèle, étanche. Je planais littéralement. Tous ces humains autour de moi n'étaient plus que des silhouettes fantomatiques sans aucune importance qui s'agitaient et déambulaient d'un endroit à l'autre sans but ni raison. Je n'avais plus peur, je me sentais bien. J'allais comme un vagabond, sur les pistes magnétiques...

Le soir, je m'endormais avec le casque sur les oreilles. Je mettais des K7 de 90 minutes (pour en avoir 45 sans arrêt), et je posais le baladeur assez loin pour que le « Stop » brutal de la K7 ne me réveille pas. Dans le noir complet, j'écoutais David Bowie, les Rolling Stones, The Eagles, The Clash, Queen, George Michael, etc. Plus la bande magnétique se déroulait, plus mon corps s'élevait, perdait de sa réalité, et puis disparaissait. Je flottais alors dans l'espace, au milieu de la voie lactée et de milliers d'étoiles. La musique se mélangeait à ce qu'il restait de ma conscience pour former un nouvel être insubstantiel, embarqué dans un voyage sensoriel hors de l'espace-temps, pour l'éternité. La musique était devenue mon héroïne.

Le matin au réveil, après ces longs voyages, j'avais souvent de vilaines marques de casque sur les joues, et le pavillon de mes oreilles était très douloureux. Mais je pensais déjà au prochain voyage, et aux titres que j'allais compiler et chevaucher pour à nouveau m'envoler...

Grâce aux K7 et à mon petit baladeur bleu, je suis passé du fond des bassins à la profondeur de l'univers. Il ne me restait plus qu'à trouver des évadés du bocal comme moi pour rompre définitivement avec la solitude et redescendre sur terre. Là encore, la musique et les K7 joueront un rôle déterminant...

Jean-Marie Massou,
l'homme à la cassette

ABOLISSEZ LES BORDELS
ET LES PORNOS
COMPLETEMENT.



COCHON.

Une œuvre colossale

Comme de nombreuses personnes, nous avons découvert l'existence de Jean-Marie Massou dans le documentaire que lui a consacré Antoine Boutet en 2009, intitulé *Le Plein Pays*. On y découvrait un personnage particulièrement singulier, vivant seul dans une demeure habitée comme une grotte, dans une forêt dont on saura qu'elle se situe dans le Lot. Il devait approcher la soixantaine, le physique herculéen et la détermination sans pareille. On l'y voyait s'attaquer à des roches de centaines de kilos, s'enfoncer dans des galeries souterraines creusées de ses propres mains ou descendre au fond d'un gouffre de plusieurs dizaines de mètres de profondeur. À force de trouées, de roches et galets déplacés, de cairns montés ou de pierres taillées, Jean-Marie Massou avait littéralement inscrit sa marque sur son territoire jusque dans son sous-sol.

Mais dans cet objet-film bien singulier lui-même, on remarque aussi - d'autant plus que notre intérêt personnel nous tire vers là - que Jean-Marie Massou a presque toujours, soit en main, soit tout près de lui, un magnétophone cassette portatif à piles. Ce magnétophone qu'il possède en de nombreux exemplaires a plusieurs fonctions, la première étant de manifester l'accompagner partout, dans son tracteur, dans sa maison, dans ses virées à travers bois. Le documentaire a cette particularité de n'avoir comme bande originale que ses enregistrements eux-mêmes.

Nous avons rencontré Jean-Marie, avec ce qui deviendra par la suite l'équipe de la collection *La Belle Brute*, en 2015, d'abord pour le questionner sur son rapport à la cassette. Au cours des premières rencontres et la découverte des enregistrements que Jean-Marie pouvait produire, tous plus fascinants les uns que les autres, nous avons décidé avec lui de faire partager ce travail et les messages qu'il contient à un public plus large en débutant l'édition de celui-ci. Pour l'heure, deux doubles vinyles ont été pressés, une cassette a été publiée à sa demande en version dématérialisée et nous devons préparer le prochain avec lui en août 2020, mais Jean-Marie s'est éteint à la fin du mois de mai. Son cœur a lâché, stoppant net cette force de la nature.

Reste donc son œuvre, le territoire d'abord, les pierres gravées, les cahiers, les collections et bien évidemment les cassettes audio.

À vue d'œil, plusieurs centaines, 600, 700. Probablement plus encore. Chacune caractérisée d'un signe griffonné, d'un élément de collage ou plus généralement d'un véritable dessin de pochette. Imaginez des centaines de cassettes portant sa patte dessinée au feutre ou au stylo, avec des symboles reconnaissables et précis pour pouvoir se repérer quant au contenu. Logique de classement pour lui, tel symbole représentant des rêves prémonitoires enregistrés, tel autre représentant les enregistrements liés au tracteur, tel autre enfin avec un berceau représentant ses messages sur la maternité, etc. Mais aussi véritable collection sidérante et visuellement magnifique donnant l'ampleur gigantesque du travail fourni.



Le(s) statut(s) des cassettes

Jean-Marie Massou était moins préoccupé par l'aspect artistique ou esthétique de ses œuvres que par la motivation de faire entendre à l'humanité les messages qu'il avait à lui délivrer, dictée davantage par une certaine nécessité d'exécution, Jean-Marie était loin des considérations des milieux artistiques, d'édition, de diffusion, de communication. Il était dans l'acte, même si, quand il en avait la possibilité, il affirmait son vœu que ses messages soit transmis. Il a pour cela croisé un certain nombre de personnes qui ont eu cette fonction d'intermédiaire.

Alors qu'enregistrait-il sur ses cassettes ? Et bien comme ses classifications graphiques nous l'indiquent, il avait des usages multiples de ces outils.

Le premier, le plus classique, concerne l'enregistrement de propositions directement musicales, ce que lui-même nommait ses plaintes. Muni de son micro, il s'enregistrait chantant des airs a capella de son invention souvent (il disait les avoir entendus en rêves la plupart du temps) ou des airs du répertoire populaire. Il pouvait chanter les paroles également ou bien même les transformer totalement, en en créant de nouvelles, tout droit en lien avec ses préoccupations personnelles. Dans la grande majorité des cas, ces plaintes sont interprétées dans un espace résonnant, contexte nécessaire à ses oreilles pour que la voix soit belle. Il lui fallait « des parois lisses pour que ça résonne comme dans un château d'eau ! ». Il s'installait donc le plus souvent au-dessus de la citerne sur le bord de sa propriété, mais avait pu, déjà dans le passé, enregistrer de magnifiques plaintes dans une citerne géante croisée à Coulanges-la-Vineuse.

Un autre usage concerne les messages adressés à l'humanité, des messages toujours énoncés à la deuxième personne du pluriel pour des auditeurs potentiels. Des messages annonçant l'apocalypse imminente, la nécessité d'abolir au plus vite la maternité pour les femmes au risque de « s'éteindre à fond », montrant les signes de la catastrophe écologique approchant, « le soleil blanc comme un halogène », les cris des oiseaux disparaissant, etc. Ces messages correspondaient à ce qu'il appelait sa « mission universelle ». D'autres messages, teintés de savoirs scientifiques empruntés aux émissions entendues comme aux films de science-fiction visionnés, se construisaient comme de véritables conférences sur l'univers, le cosmos, et les « sodoromes », sa cosmologie personnelle. La particularité de ses enregistrements étant que Jean-Marie, au-delà du simple contenu du message, avait le goût de la mise en scène, il créait donc des habillages sonores à partir d'autres magnétos. Il fabriquait de véritables boucles sonores qui se répétaient sur une cassette, puis enregistrait sa voix via un autre magnéto pendant la lecture de ces boucles. Et à la manière d'une création radiophonique brute, il faisait du montage en changeant d'habillage sonore, en effectuant des coupures, etc. Avec un matériel plus que sommaire, Jean-Marie avait réussi à développer un style tout à fait identifié et singulier.

Sur le même registre formel, à savoir l'enregistrement de sa voix sur des bandes sonores de sa composition concrète, il a également enregistré beaucoup de ce que l'on appelle les cassettes biographiques. Il y déroule le plus souvent les souvenirs de son existence, de son jeune âge alors qu'il vivait en Seine-et-Marne dans les châteaux où sa mère était employée jusqu'à son arrivée jeune adulte à Marminiac, terre natale de sa famille maternelle.

Il enregistrait également, et c'est peut-être la forme la plus répandue des cassettes qu'il a laissées, ses rêves, qu'il disait prémonitoires. En général, dès le réveil, avec le ton mal éveillé, il se saisissait d'un des magnétophones toujours au chevet du lit, et enregistrait ce dont il se souvenait. Ces cassettes lui servaient ensuite, par la réécoute, à créer les collages des rêves sélectionnés.

Un autre usage était l'enregistrement de sketches. Des saynètes, souvent crues, où il mettait en scène des personnages grotesques, souvent à l'image d'individus qu'il avait croisés et qui l'avaient blessé, à qui il infligeait des coups du sort, le plus souvent humiliants. Pour ces sketches, il usait de bruitages qu'il préparait à l'avance. On l'y entend se lâcher littéralement, comme un Jean Gabin survolté ou un Harvey Keitel sous champignons et on se rappelle de lui, hilare à la réécoute.

Enfin, pour proposer un dernier usage possible des cassettes, parce qu'il y en a bien d'autres, il y a cette fonction que j'appellerais faute de mieux la saisie des instants. Jean-Marie enregistrait les conversations qu'il avait avec son entourage ou des visiteurs occasionnels. Il enregistrait également ses conversations téléphoniques. Au vu et au su de ses interlocuteurs ou non, parfois le micro était subtilement dissimulé dans un sac ou sous un tas de papiers. Il réécoutait ensuite ces conversations et parfois les commentait sur la suite de la bande. Mémoire fixée d'une part, trace figée des paroles dites, comme une preuve qui engage ou même comme une preuve qui incrimine dans le cas d'appels malveillants par exemple, mais aussi, support ré-écoutable d'un échange sympathique, possibilité pour Jean-Marie de retrouver, à la manière de la photographie ou de la lecture, un instant partagé.

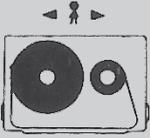
Jean-Marie enregistrait énormément, il est vrai, mais il s'écoutait aussi beaucoup. Le magnétophone avait comme une fonction d'altérité. Une présence proche. Il écoutait ses plaintes, les réenregistrait parfois en s'écoutant (avec la mise en abyme sur la bande et le son abîmé), il riait de ses sketches, ou commentait les cassettes-témoins.

Se plonger dans les cassettes de Jean-Marie Massou, c'est se plonger dans les archives d'une vie, dans son journal. De ce qui s'adressait à l'humanité toute entière à ce qui le concernait intimement, les cassettes étaient le lieu physique extérieur d'inscription de sa mémoire, lui qui ne savait ni lire ni écrire. Au travail d'archivage de tout cela, nous tenterons d'être à la hauteur d'une œuvre aussi riche et intense.

Olivier Brisson pour **La Belle Brute**, juin 2020.

<https://vertpituitelabelle.bandcamp.com>





Qu'à cette cassette ?

**Brèves, mémoires, réminiscences
par Jonathan Burgun**

À la médiathèque de Béziers, pour emprunter des vinyles il fallait amener le saphir de sa platine que le préposé au prêt examinait de près avant de donner une autorisation de prêt et de délivrer la précieuse carte d'emprunteur. Grâce à elle on pouvait sortir des disques et aussi des cassettes audio.

Je n'avais pas de platine vinyles à la maison, mais nous allions régulièrement chez une amie de mes parents, Simone, qui en possédait une, et chez qui je passais les soirées à copier des disques sur cassettes, après avoir compris le délicat fonctionnement de sa chaîne hi-fi, et avoir obtenu d'elle qu'elle me prête pour la semaine son diamant que je présentais craintivement au monsieur derrière le comptoir de la médiathèque, tremblant qu'il ne repère ma manigance et ne me renvoie en disant : « Mais ce n'est pas à toi ça ».

Alors, après le repas, le casque sur les oreilles pour ne pas déranger les adultes avec mes trouvailles, je ne faisais rien d'autre qu'écouter, copier, calculer les durées afin que les faces correspondent, prendre soin qu'aucun morceau ne soit coupé, allant jusqu'à modifier des ordres de passage pour que tout s'agence correctement. C'était une sorte de science minutieuse, que j'appliquerai un peu plus tard en passant pas mal de temps à faire des compilation, pratique que modestement j'élèverai au rang d'art toute ma vie.

Je me reprenais souvent à plusieurs fois pour que la copie soit bonne, et cela pouvait prendre des heures pour copier un disque car j'étais, sans le savoir, maniaque. C'était bien le seul domaine dans lequel je l'étais.

Un soir, Simone m'annonça que la platine était en panne, et je fus malheureux comme une pierre, le *The Name Of This Band Is Talking Heads* précautionneusement rangé dans mon sac et attendant son tour pour être copié sur une BASF 90 minutes.



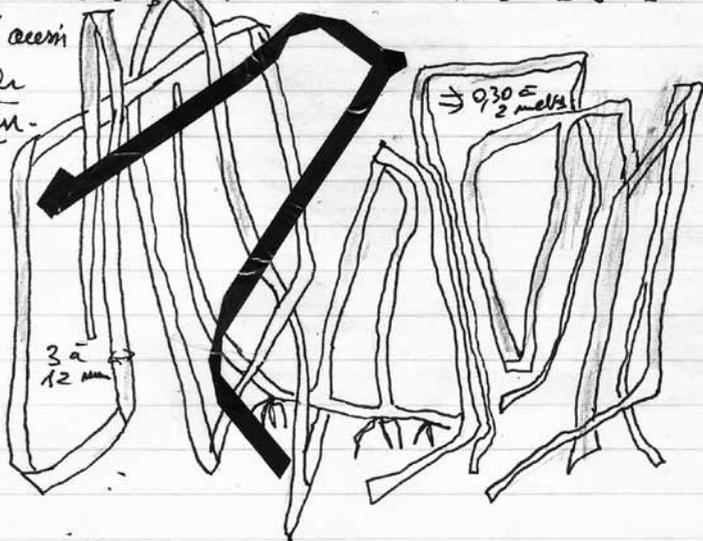
*« Dès nos premiers pas, nous découvrons
un rivage entièrement recouvert de bandes
magnétiques... »*



ZOSTÈRE MARINE -

Au bord de l'étang d'Inguil à Montignou
"bancs" de longues herbes seules un peu raides.
Ce ne sont pas des algues mais des herbes de
mer - Elle est la même fraction que l'herbe de
Pondone - ses feuilles très longues jusqu'à
deux mètres de long et 3 à 12 mm de largeur
La zostère marine pousse dans les fonds sableux
ou vaseux de littoral ainsi qu'en des endroits.

Appelé aussi
varde
marin.





Jean-François Magre

Un film Super 8 acheté 1€ dans un vide-grenier.

Une cassette audio ramassée dans une poubelle après le marché aux puces.

Deux familles. L'une chante, l'autre pas. Sur la cassette, les voix sont très proches, le magnétophone a dû être posé à côté du plateau d'huîtres. On entend bien quelques petits chocs et tintements mais les voix constituent l'essentiel de l'enregistrement qui, bien que mono, restitue l'espace chaleureux de la tablée tissé de dialogues, de rires et de chants où toutes les voix se rejoignent.

Sur le film, muet, la famille mange autour de la table avant de faire la chemille, toujours autour. Les protagonistes semblent indisposés par le double foyer de l'éclairage cru et de l'objectif les scrutant. Point de lumière pour tant hors de cette source ponctuelle, dehors comme dedans règne l'obscurité. Les plans de coupe détaillent des paquets posés éventrés sur un imposant buffet et des chiens traqués sous la table ou derrière une porte, les yeux mi-clos à cause de l'éclairage braqué sur eux, ce qui leur donne l'air d'avoir fumé un joint. Pendant que les autres tournent autour de la table, une

femme visiblement atteinte de pathologie mentale se livre à une danse devant le sapin, elle court sur place en tapant des mains.

Quelque chose a été rompu pour que ces témoignages ne soient pas restés dans les familles.

Ce n'est pas son ou les images une correspondance à la pellicule et le bruit de fond de

que l'un pourrait être la bande perdue de l'autre, mais il y a Baudelaire entre le grain de la la cassette.

L'image et le son ne se délivrent qu'au prix de leur accommodation avec des scories.

Souffle, approximation de la vitesse, bande passante limitée pour le son. Flou, faible sensibilité, poils, salissures pour l'image.

Dans le numéro 44 d'Actuel (juin 1983), Anaïs Prosaïc consacrait un article aux labels très indépendants qui « tiraient » des cassettes, « légèreté, mobilité, liberté : le paradis pour les inventeurs excentriques et trublions. » Elle y détaillait les activités de Ptôse Production Présente, Illusion Production, Bain Total ou encore La Fondation et des fanzines qui les relayaient comme Cassette Gazzette ou Terminal Music.

LL de Mars s'est inscrit dans ce mouvement, il revient dans les pages suivantes sur son cheminement :

1) Place de la musique

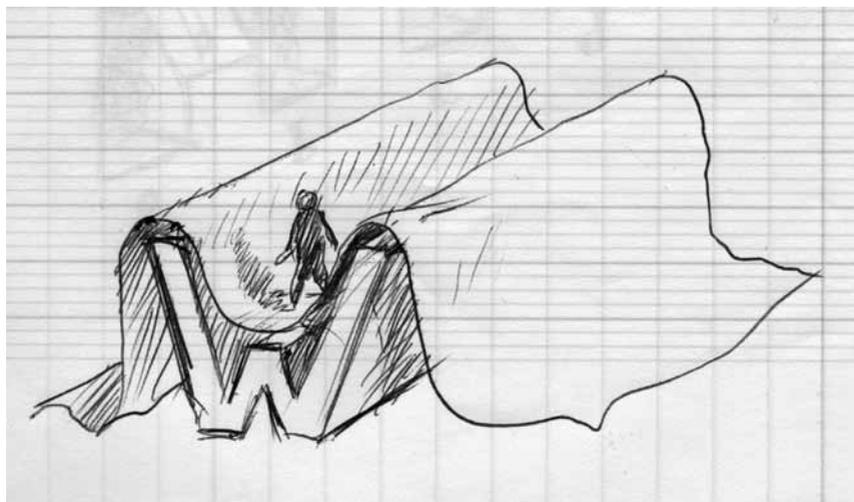
En 1983, s'impose à moi de dessiner plus fermement le cadre sonore dans lequel je veux grandir, pour y affirmer quelque chose comme une position. Je me rêve sans influence, sans généalogie, sans grands. Cette position est ambiguë, comme toute position motivée par la combativité. Elle conduit à se définir en creux. Elle se déclare de façon assez bruyante comme un principe vital : mes 16 ans, comme ceux de n'importe quel adolescent, s'affirment principalement par le brasier. Celui où je balance la plus grande partie de ce que j'ai écouté jusque-là. Celui où je regarde cramer la quasi totalité des marchandises culturelles composant le panorama des années 80 naissantes. Je le méprise, pour l'instant, moins par une quelconque lucidité politique que par le désir de prendre les plus grandes distances possibles avec des représentations. Confuses, contradictoires, ces représentations (« ma génération », « les adultes », « la culture », « la société ») ne m'encouragent pas moins à un isolement décidé, triomphant, romantique, magnifique et niais. Se désagrèger socialement pour s'agréger, au bout du compte, aux autres rebuts d'un monde. Air connu. Ce qui ne le rend pas impuissant. J'écoute abondamment les Residents & Renaldo, Tuxedomoon, Virgin Prunes, Art Zoyd, Laurie Anderson. Me restent encore de la fin des années de collège Talking Heads, Minimal Compact, Lene Lovich et Bauhaus qui doivent représenter la dernière enclave vaguement rock de ma discothèque. Y apparaissent également les premiers disques de musique contemporaine dite savante, choisis par une intuition désordonnée, mais encore peu écoutés par moi : ils sont les promesses que fait l'idiot du jour à l'idiot de demain, qu'on espère secrètement juste un peu moins idiot. Le hasard des rencontres dans les bacs me fait choisir Lachenmann (Accanto), Parmegiani (De natura sonorum), Ballif (Un coup de dés), les deux volumes de la compilation pour saxophones de Kientzy, qui me suivront pendant de nombreuses années. D'autres connaîtront vite l'oubli et dorment encore dans une des caisses du grenier. Quelques lignes jetées dans l'espace d'une architecture du jugement : certaines resteront fermement plantées ; d'autres s'effriteront ; un grand nombre viendra en brouiller le bel agencement néo classique pour en faire une abomination du facteur Cheval. J'écoute de la musique, mais je n'ai pas la moindre idée de la façon dont on peut en faire : regarder s'agiter en concert ou sur des images filmées des musiciens avec des instruments ne me dit rien de la façon dont on pourrait en prendre un en main, le manœuvrer, et moins encore l'enregistrer. Une courte expérience de scène, pour un concert de fin d'années de collège, ne m'a rien appris : parce que je pense que n'avoir rien à apprendre de personne garantit ma liberté totale, je me faufile toujours loin des situations d'apprentissage. De cette façon, j'ai échappé à la quasi totalité des répétitions et aux sessions d'enregistrement, pour simplement poser au dernier moment ma voix de chat malade sur des reprises ineptes. Et la construction musicale reste un profond mystère...

2) Matériel

Mes parents achètent en 1982 une chaîne stéréo, sur laquelle ils écoutent bien peu de musique : ils doivent posséder au plus une dizaine de vinyles, tous récupérés au Noël de l'entreprise où travaille mon père. Rien ne les y lie. Cette chaîne est un des meubles nécessaires à l'intérieur de toute maison disposant d'à peu près tout ce dont doivent disposer les civilisés cultivés, selon leurs moyens. Mes parents étant pauvres, cette chaîne, une Technics, est à l'image de leurs moyens. Elle n'en est pas moins solide et fiable, comme tout ce qui se fabriquait encore à cette époque, et deux des quatre éléments me servent toujours aujourd'hui. L'ampli a lâché en 2017. Un tuner qui ne servira qu'une fois (je hais alors la radio, qui incarne la communauté de goût), un tourne-disques qu'on n'appelle pas encore platine, un ampli et un lecteur de cassettes. Je possède moi-même un petit magnétophone à cassettes mono depuis quelques années et un walkman d'une sous-marque quelconque. Aucun de ces trois lecteurs n'est autoreverse.

3) L'écoute

À la toute fin des années soixante-dix, comme n'importe quel adolescent, j'ai commencé à accumuler les cassettes audio pour écouter en boucle mes albums les plus précieux, ceux que je crains de rayer par des passages trop répétés sur la platine ; il s'agit principalement chez moi d'enregistrements commandés à l'étranger dont la mise en lumière est rare et l'acquisition difficile. Les cassettes permettent également d'échanger entre auditeurs quelques-uns des albums que nous n'avons pas pu nous procurer (les imports sont chers). Elles serviront, toutes, à creuser dans la ville des couloirs d'isolement rythmique et sonore, rendus étanches par le casque du walkman, reconfigurant complètement le paysage.



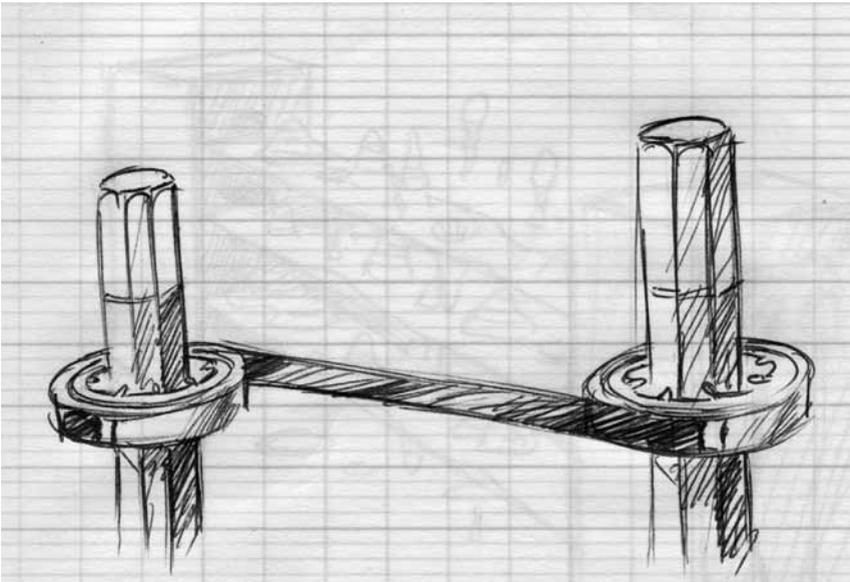
Cette écoute nouvelle, continue, alors qu'elle développe peu à peu une intelligence des structures de la musique et de son développement, ne m'éclaire toujours pas pour autant sur la façon dont elle pourrait être faite.

4) L'usage

La cassette n'est alors pour moi qu'un support de stockage. Je les lis la plupart du temps sur mon petit magnétophone mono, compact, rudimentaire, pendant que j'écris, dessine, peint, rêve. La chaîne est dans le salon ; ce magnétophone dans ma chambre. C'est un modèle d'appareil très courant, qu'on trouve à peu près chez tout le monde. On peut observer, à travers la plaque de plastique transparent du couvercle le déroulement, dans un même mouvement hypnotique, de la bande magnétique qui suffit à remplir l'espace visuel, et celui de la musique envahissant tout l'espace acoustique.

Les bandes sont facilement réparables. Quand elles cassent, s'emberlificotent autour des pivots dans l'appareil, rien de plus simple que les faire reculer avec un crayon jusqu'à l'endroit de rupture et de les coller avec du scotch ou de la colle.

La cassette oblige à une connaissance de l'album dans toute son intégralité, qu'elle dévide à chaque écoute, chose que le vinyle n'impose pas. De ce point de vue, le vinyle conduit à une écoute beaucoup plus socialisée, qui peut amener l'auditeur, assez docilement, à n'écouter que les morceaux les plus populaires du moment. L'absence de repères visuels dans le déroulement de la cassette interdit ce picorage. Pour les morceaux les plus marquants qu'on voudrait à tout prix retrouver facilement, si on y tient vraiment, un trait de feutre peut être fait sur la lamelle transparente.



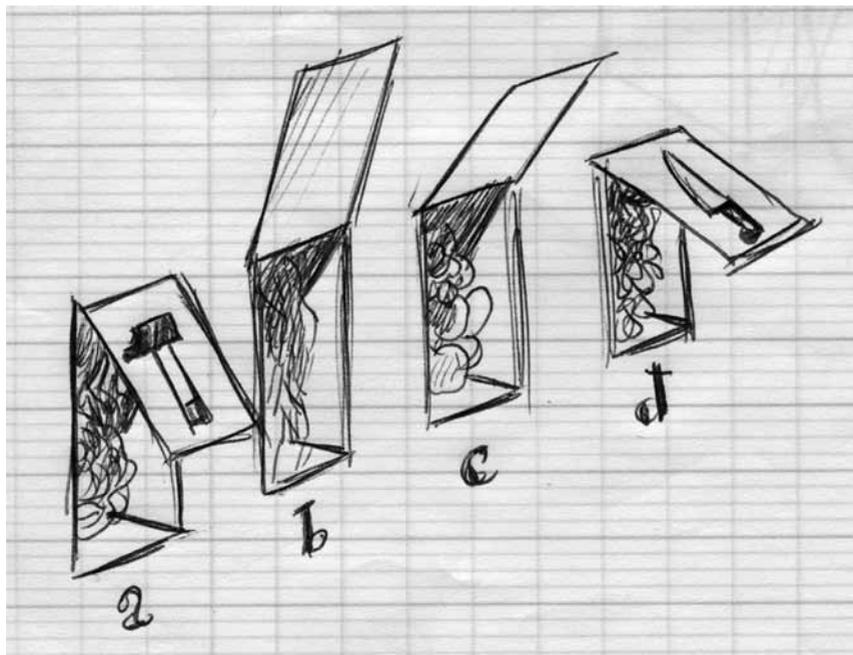
S'il paraît évident de reporter sur cassette tout ce qu'on peut trouver chez soi et ses amis, peu d'entre nous voient un quelconque intérêt à ce support sous sa forme éditoriale (les académiciens, toujours prêts à rebaptiser en dépit de tout sens des objets dont ils n'ont pas l'usage, l'appellent musicassette. Ils seront bien les seuls) : en dépit de sa longévité exceptionnelle et de ses qualités sonores, la cassette enregistrée est un objet commercial assez laid, au boîtier fragile, trop petit comme support d'images, mal pratique pour l'écoute précise, dont on ne tolère les défauts que lorsqu'elle nous permet, en enregistrant nous-mêmes, d'autres usages de la musique. J'ai moi-même très peu acheté de cassettes enregistrées dans ma vie d'auditeur, à l'exception de quelques productions familiales de musique thaïlandaise, balinaise, indienne, dont c'était le support de diffusion privilégié, enregistrements qu'on n'aurait trouvé sous aucune autre forme.

Du moins jusqu'à mon arrivée à Rennes, en 1987, qui changera cependant le statut des cassettes enregistrées : ce sont d'autres champs de la musique expérimentale qui conduisent, dans certains locaux et bars underground, à un trafic incessant de cassettes diffusées à faibles tirages.

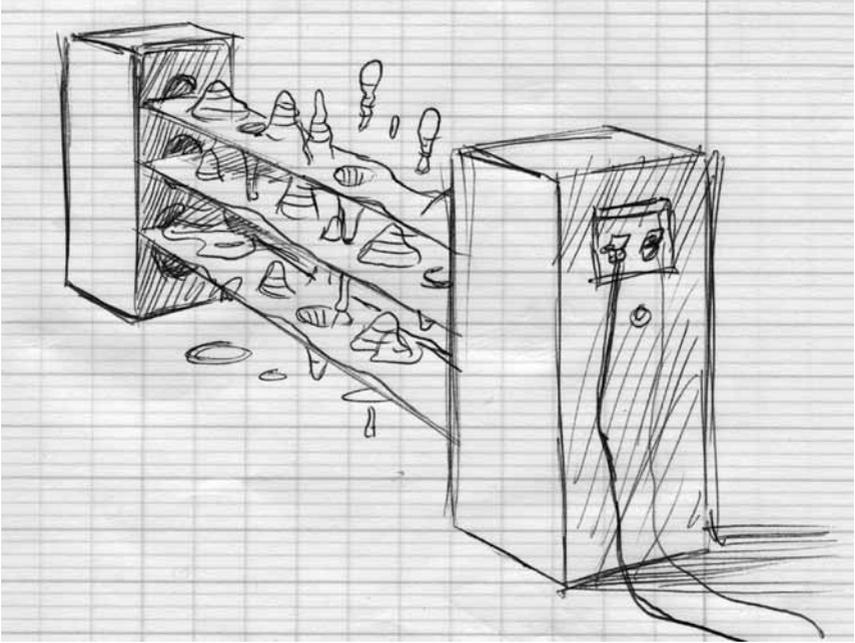
Premiers enregistrements de Merzbow, Test Dept, Stenka Bazin, Air de Paris, ribambelles de productions du Syndicat (<http://www.le-terrier.net/K7/syndicat.mp3>), de Tago Mago ou DDAA, ou encore diffusion pirate de tout ce qui pouvait se produire en live de musiques bruitistes et industrielles depuis Psychic TV. Devant la production de vinyles, le format réduit de la cassette l'avantage au moins autant sur ce terrain, celui de la diffusion internationale des musiques expérimentales, que le dérisoire dispositif technique qu'elle nécessite, le faible investissement financier.

5) La création

Pour aborder le second usage de la cassette, je dois faire un petit saut arrière, en 1983. Certaines musiques expérimentales ont alors politiquement et poétiquement déplacé mon intérêt musical vers la production ; il m'apparaît graduellement qu'il y a peu de sens à séparer l'écoute de la réalisation. Dit autrement, la production est une condition qui s'impose à moi comme amélioration de l'écoute. Revient en force la question lancinante : comment fait-on de la musique ? D'une certaine façon, c'est l'illusoire sentiment d'aisance dégagé par certaines musiques expérimentales, l'impression naïve qu'aucune préparation n'est nécessaire à leur mise en branle, qui répond, au moins, à la partie instrumentale de la question. La proposition « tout ce qui peut produire un son peut produire de la musique » est juste, même si elle s'épargne prudemment de penser tout ce qui, de la musique, n'est pas la production du son... La place que prend la bande magnétique dans l'imaginaire des musiques savantes fait, à mes yeux, le reste.



Parmi les éléments qui composent la chaîne stéréo familiale, il y a, je l'ai dit, un lecteur de cassettes. Je rassemble tout ce que je peux trouver d'instruments de cuisine, avec ou sans moteurs, je remplis quelques casseroles de niveaux d'eau différents pour en tirer une espèce de gamme aberrante, je rafle parmi les outils paternels perceuse, clés, marteau, boulons, tiges, ressorts, corde à piano. Les premières bases, qu'on dira avec indulgence percussives, sont posées sur un enregistrement fait avec la chaîne. La prise de son est réalisée avec le petit micro mono merdique qui est vendu avec elle, à moins que ce ne soit celui du magnétophone que je possède. Je ne m'en souviens plus. Il me semble évident à ce moment-là que la musique devient dense par sa verticalité — sans que je ne me questionne vraiment très longtemps sur ce que j'entends par là — ce qui m'autorise à bâcler son développement dans le temps. Une deuxième couche sonore peut être ajoutée en lançant cette bande en arrière-plan sur le petit magnétophone mono, bande par dessus laquelle je peux chanter, brailler, faire crisser des trucs, en racler d'autres, le plus souvent la tête sous l'eau, le micro enfermé dans un sac en plastique bâillonné avec dix tours de scotch, en enregistrant sur une seconde cassette placée dans la chaîne. Il est possible d'atteindre avec ces va-et-vient, avant que ça ne devienne complètement inaudible, quatre ou cinq couches. Le souffle qui accompagne le tout est puissant, couvrant, continu, la saturation régulière.



J'enregistre ainsi une dizaine de morceaux. Disons, très littéralement, une dizaine de morceaux d'un truc plus long sans forme fixe dans lequel la chanson Lili Marleen revient comme une rengaine assommante. Je donne au tout le nom abscons de United Red Stackhanovists Shoes. Ces références crypto-staliniennes s'articulent assez lisiblement à mon goût pour certaines formes de musique industrielle du moment (en 1983, ce sont essentiellement Test Department et Laibach). Je ne place dans tout ça aucune ambition particulière : il ne fait aucun doute à mes yeux que je suis auteur de bandes dessinées et comme on doit choisir, crois-je, une voie, ce sera celle-là et c'est tout.

Ce tout premier enregistrement, que je pensais avoir perdu, était quelque part dans la maison de Bruc où il prenait la poussière avec toutes sortes de petits objets sous huit couches de livres... Tout ça était très médiocre, très paresseux, mais comment pourrais-je vraiment en juger aujourd'hui ? Je ne résiste pas au plaisir d'une humiliation rétrospective, condition nécessaire pour prendre au sérieux tout le chemin qu'il reste, à n'importe quel moment d'une vie de création, à faire. J'ai donc mis ça là :

http://www.le-terrier.net/K7/urss_1_lili4fois.mp3

http://www.le-terrier.net/K7/urss_hein_hein.mp3

Sur une autre cassette, non datée mais probablement enregistrée en 1984, je tente de tirer un meilleur profit du support magnétique : après avoir enlevé le rabat de protection de mon magnétophone, je ralentis par de petites pressions du doigt la bande magnétique au moment de l'enregistrement. J'améliore les relations spatiales entre les différentes enceintes et j'emprunte un micro de meilleure qualité à je ne sais plus quel zouave. Le tuner est lancé pour un enregistrement des chaînes grandes ondes ; un minimum de culture musicale aurait sans doute bridé un peu mon élan créatif, mais comme je n'ai jamais entendu parler de John Cage, je me lance sans inhibition et je module simplement le son à l'aide du bouton de changement de chaîne, ce qui compose une nappe par-dessus laquelle je pose une seule voix, de fausset, lancinante, inarticulée (http://www.le-terrier.net/K7/grandes_ondes.mp3).

J'enregistre beaucoup de choses de ce genre, dont la plus grande partie disparaît lors de mon séjour à Angoulême en 1985, où une lubie m'a poussé à joindre la navrante école de bandes dessinées. C'est cette année-là, alors que Kent Carter donne une sorte de cours d'initiation musicale à l'école, que ces exercices sonores auxquels je n'assigne aucune fin artistique particulière prennent une place moins modeste dans ma considération. Il m'a fallu, d'une certaine manière, être conduit abruptement à le formuler, pour me sentir légitimement musicien : il est demandé aux vingt petits abrutis que nous sommes lesquels parmi nous font de la musique et, comme si j'en prenais conscience devant la question elle-même, je réponds sans rougir que oui, moi, j'en fais. Je décris alors le processus par lequel je travaille, ce qui déclenche l'hilarité des dix-neuf autres. Nous sommes parmi des auteurs de bande dessinée pubères qui ont des idées très arrêtées sur ce qu'est ou pas la musique, certitudes inversement proportionnelles à l'étendue de leurs connaissances du sujet. Le monde, tel qu'en lui-même il roule.

Kent Carter, dont je reconnâtrai avec étonnement le nom quelques années plus tard sur un album de « Un drame musical instantané » (puisque, aussi parfaitement égotiste que puisse l'être un adolescent ivre de sa puissance artistique, je ne lui ai posé aucune question sur ses activités), me conforte dans l'idée que oui oui, je fais bien de la musique. Bienveillant, il m'invite à continuer de cette façon ou d'une autre et me donne quelques conseils pour améliorer ma pratique. La cassette, que je n'utilise plus guère comme support d'écoute, est désormais assignée à une autre place, celle de la production musicale.

Ce processus s'améliore considérablement lorsque je débarque à Rennes, en 1988. J'y rencontre Éric Nedelec. Guitariste aux petits doigts de fée véloces et boudinés, il est la seule créature humaine assez dubitative sur le sens général de la vie pour me suivre dans mes visions musicales les plus saugrenues. Il ne les bride que d'être ineptes. Il me fait découvrir mon premier matériel quatre pistes : ce sont des outils à cassettes traditionnelles qui, au lieu de les lire recto puis verso, les développe en quelque sorte sur une seule face de lecture, en quatre pistes et non deux fois deux. La vitesse de défilement peut en être modifiée par une molette. Mieux encore, des pistes déjà enregistrées peuvent être regroupées pour un mixage partiel sur une seule piste avec assez peu de perte (pour peu qu'on n'abuse pas du procédé) ; ceci permet de libérer

une nouvelle piste et d'étendre le travail vertical des compositions. La première pièce solo réalisée de cette façon est Alice (<http://www.le-terrier.net/K7/alice.mp3>). Elle utilise comme miroir un premier enregistrement qui viendra se coupler à son double renversé (il aura suffi, pour enregistrer cette seconde piste, de retourner la cassette sur le magnétophone qui la déroule alors à l'envers). L'inversion des courbes des cymbales deviendra un élément récurrent des enregistrements suivants.

L'instrumentarium s'augmente, Éric me prêtant, l'inconscient, ses instruments (basse, guitare, cymbales, pédales d'effets) et nous envisageons la création de notre première cassette complète.

C'est Ubu (http://www.le-terrier.net/K7/ubu_8.mp3), interprété par Le miracle de St Accroupi, ou Les trois mages surannés, ou Les minutes de sable mémorial, selon l'humeur. C'est après quelques concerts avec lui, devant le désir de partager nos enregistrements, que je commence à envisager la cassette sous un nouvel angle.

6) La diffusion

La cohabitation avec Éric et sa légèreté contagieuse est techniquement désinhibante ; n'étant retenu en rien pour le reste, le travail avance assez rapidement sans qu'aucune ligne musicale bien définie ne se dégage des brumes alcooliques où il se développe. Petit à petit, à mesure que les bandes s'accumulent, la cassette passe du support de création au possible support de diffusion. Les copies sont lentes à faire : nous savons qu'il existe des lecteurs doubles dont on peut accélérer assez le défilement pour diviser considérablement le temps de copie, mais nous n'avons pas la moindre idée

de l'endroit où nous pourrions accéder à ce genre de matériel. Avec le nôtre, il faut soixante minutes pour copier une cassette de soixante minutes. Pourtant, nous regardons déjà comme un produit fini la modeste multiplication de certaines de nos réalisations, avec ce sentiment d'industrie achevée que procurera dans les années 90 l'impression du menu de Noël en couleurs avec toutes les plus belles typos du pc.

Le format ingrat, étriqué, du support, oblige à des solutions graphiques et des types de



plages sans cesse renouvelés pour ne pas y étouffer. Parmi les cassettes qui circulent dans les milieux alternatifs on en trouve à poils, ligotées dans du barbelé, bourrées de gaze médicale, hérissées de saloperies collées, boulonnées, prises dans des cahiers de carton peint, enchâssées dans des coffrets raffinés.

En 1988, le fanzine « kitsch » est une occasion de réaliser les premières cassettes solo qui en accompagnent le tirage de tête (vingt exemplaires pour un fanzine qui lui-même, n'en tire que quarante) à destination d'un peu de public :

http://www.le-terrier.net/K7/kitsch_scenes_blanc.mp3.

C'est à cette période que la marque Fostex développe un quatre-piste nomade qui va bouleverser la production en rendant accessible à peu de frais un matériel d'enregistrement robuste, fiable, compact, sur lequel le mixage partiel est très simplifié. Je peux alors disposer de mon propre enregistreur.

Michel Vachey, mort l'année précédente, laissait un recueil de poèmes jamais diffusé, dans lequel il renversait cul par dessus tête tous ses poèmes précédents par un étrange détour classicisant ; je décide de le mettre intégralement en musique, avec l'aide d'Éric pour les prises de sons et des pistes additionnelles :

http://www.le-terrier.net/K7/apres_midi_a_rien_III.mp3.

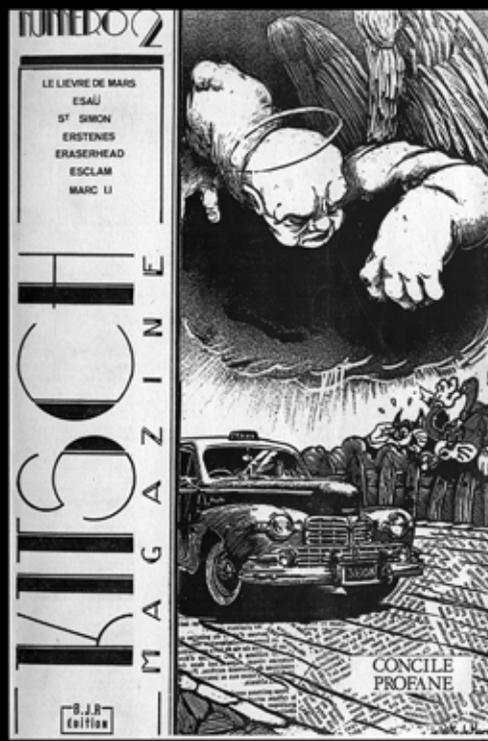
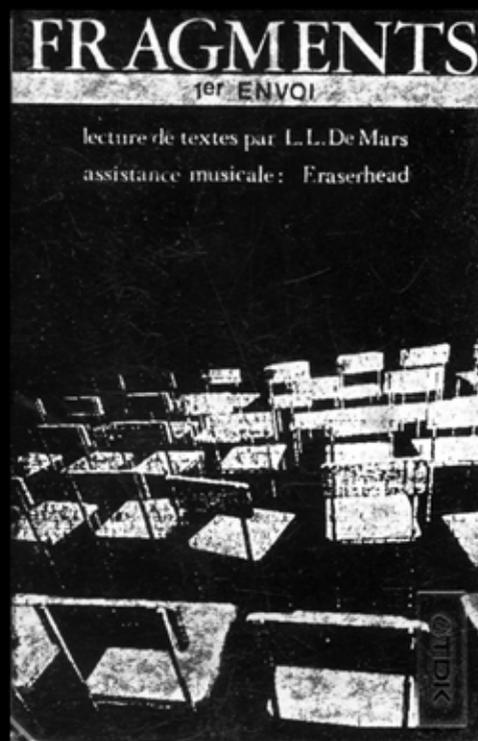
Il y aura deux cassettes réalisées sur le texte de la première partie de Après-midi à rien, Sélény tramp : Unterreon et Natacha tueur :

<http://www.le-terrier.net/K7/unterreon5.mp3>.

C'est également sur les bandes réalisées pour Kitsch qu'en utilisant pour la première fois des synthétiseurs de différents types, je tire de la structure du 4 pistes lui-même une sorte de guide pour Quatre micro-saisons : deux pistes d'improvisation en aveugle (en sourd, comprenons-nous bien) sont couplées à deux pistes de composition (**<http://www.le-terrier.net/K7/4microsaisons.mp3>**). That's fait non seulement les meilleures cassettes audio et de loin, mais propose également des formats de courte durée, parfaitement adaptés à ce type d'enregistrements. Celle-ci est vendue complètement emmaillotée dans une bande magnétique.

7) Mort

La toute dernière cassette autoproduite, en 1990, est Fragments. C'est un ensemble de lectures de textes de Guyotat, de Beckett, Denis Roche, Artaud, Parant, Vachey et Gerashim Luca. Elle est sous-titrée, « premier envoi » : je l'imagine alors ouvrir une sorte de collection, qui accompagnerait les lectures publiques que je donne régulièrement dans le bar underground — s'il faut en dire quelque chose d'imprécis — que je fréquente, le Synthi. Mais la production et la diffusion sur cassette s'arrête pour moi en 1991 : l'arrivée de l'ordinateur dans mon existence, un Amiga 1000, va balayer la cassette au profit de la disquette, du CD, puis de la mise en ligne. Je me rappelle alors que les premières lignes de programmes que nous rédigeons avec un ami sur sa copie merdique d'Apple II, l'année même où commence cette chronique, étaient enregistrées sur des cassettes audio.



Laurent Santi

« Cela devait arriver, puisqu'il paraît que toute chair, même très poilue, est mortelle, Chispita s'en est allée pisser sur les tapis du néant. Finies les boules de poils amalgamées à mes vomis de cendrier, finis les ronflements, fini le chien, putain. Je suis quand même content, parce qu'elle va enfin pouvoir apprendre à se promener sans laisse et sans risque de se faire écraser à cause de culs odorants à renifler de l'autre côté de la rue.

À un de ces quatre, con de iench. J'espère que Satan existe et qu'il a pensé à acheter du Frolic. »

(9 avril 2018)

Quand son chat est mort, Sophie Calle lui a fait une compil dans laquelle elle a demandé à Bono, Thomas Fersen, Benjamin Biolay et d'autres pompes à merde mondaines de pousser la chansonnette. Cœur sur toi est né de ça : quand Chispita, mon chien, est morte, j'ai contacté Bono et Metallica pour qu'ils lui composent des chansons.

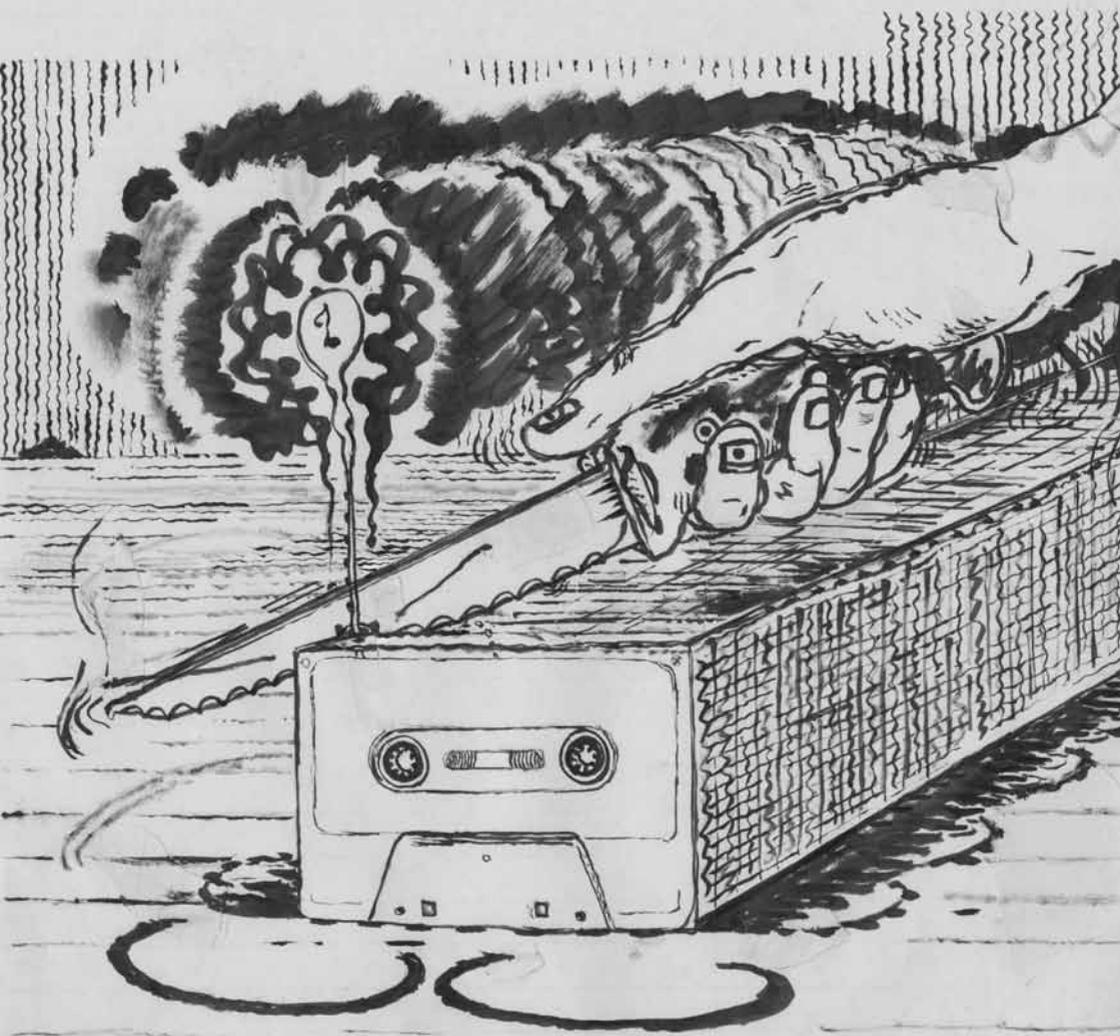
Bon, z'ont pas répondu.

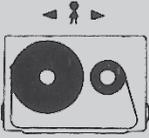
Alors j'ai demandé à des copines et copains qui font de la musique, voire du bruit. Puis j'ai lancé des appels à participation, via les réseaux sociaux. Résultat, je me suis retrouvé avec 14 morceaux. Bon ben je sors la compil. Et ça sort sur cassette. Quand j'étais ado, dans les années 90, j'avais un label cassette. Je suis toujours ado, donc c'est cohérent.

Et comme prévu, je me prends au jeu. Cœur sur toi, c'est pour l'instant sept sorties (six cassettes et un cd single comme dans les années 2000). C'est dans l'ordre une compil pour un chien mort, de l'ambient, de la techno noise allemande, du rap d'Arles, une compil pleine de gens pas fans de Macron, de la chanson performance et de la new wave de Dijon. Ça va aussi être de la poésie et du rap inconscient. Et puis du grindcore et de la chanson de bal. Et du documentaire sonore. Et du black metal.

Cœur sur toi ne se refuse rien. C'est du bruit, certes, mais c'est aussi beaucoup de fureur.

<https://coeursurtoi.bandcamp.com>





Qu'à cette cassette ?

**Brèves, mémoires, réminiscences
par Stéphane Barascud et Jonathan Burgun**

Je me rappelle de cette année à la cité universitaire Daniel Faucher (Toulouse), 1ère année de Fac, nouvelles rencontres. C'était au tout début des années 90 et la musique était à peu près au centre de ma vie. Derrière moi, plusieurs années de boulimie auditive, à l'écoute de radios alternatives mais aussi de l'émission de Bernard Lenoir que j'enregistrais régulièrement (sur K7) parfois intégralement, parfois en prenant des extraits afin de constituer des compils. À la cité U, je découvrais que je pouvais partager tout ça avec d'autres, qui étaient un peu sur les mêmes longueurs d'ondes que moi. Nous étions une bande de copains, friands de ce qui venait d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique, un peu déçus par ce que nous croyions être le rock Français. Les fenêtres que nous avions sur notre monde musical ne nous avaient pas (encore) permis de découvrir des Jac Berrocal, Dominique Grimaud, Jean-François Pavros, Gilbert Artman et autres brèches d'ici. Nous n'avions pas idée non plus que de nombreux trésors existaient dans tous les recoins du monde, ni que l'avenir nous réservait bien des surprises... Mais là je sors un peu de ma petite histoire pour évoquer des sujets qui mériteraient des pages, donc recentrons nous sur le contexte, cité U, début 90, Pixies, Sonic Youth et compagnie. Premières répètes sauvages dans la salle télé (si ça parle à quelqu'un) avec Christian et Jonathan avec qui j'avais aussi l'habitude de discuter tard dans la nuit en buvant une Valstar et en fumant quelques Gauloises. Je me rappelle ce jour, où brûlant d'impatience, j'allais toquer chez Jo qui devait acheter à la Fnac le nouvel album de My Bloody Valentine, Loveless... Alors, alors ? Il m'a alors répondu quelque chose de ce genre : «Je ne sais pas si l'album est réellement comme ça ou si c'est la cassette qui déconne».

Il faut écouter pas mal de cassettes et découvrir, redécouvrir ou bien se souvenir de cet album pour comprendre. Des répliques comme celle-là dont Jonathan

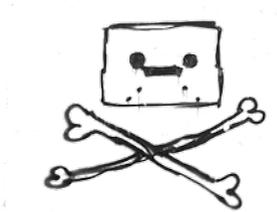
était spécialiste et qui, du moins dans ce contexte et dans mon souvenir, témoignent d'une grande ouverture à la vie, ça vous colle un sourire pour des années.



Le point de vue de Jonathan :

J'achète Loveless, sans rien savoir là-dessus, je rentre chez moi et je mets la cassette dans le poste, j'écoute et au bout du deuxième morceau, Loomer, je trouve qu'il y a un truc chelou dans le son. C'est étouffé, pas très clair, lointain, mal défini. Le troisième morceau, Touched, confirme la sensation, la bande semble voilée. Pourtant, à l'observation visuelle de la bande, rien n'y paraît. J'ai des doutes, suis très désemparé. Le lendemain, après en avoir parlé avec Stéphane, je ramène la cassette à la Fnac, la nana à la caisse la met dans le poste, j'avais positionné la bande sur Touched, et elle me dit «oula en effet, y'a comme un problème», et m'en donne une autre en échange. Arrivé à la maison, impatient d'entendre enfin le vrai son des chansons, j'écoute, et là toutes mes certitudes s'effritent, tout est exactement pareil, très étrange, étouffé, comme voilé, ou comme quand la tête de lecture est sale, le troisième morceau serait donc volontairement comme ça ? My Bloody Valentine aurait choisi délibérément de sonner de la sorte ? Je suis désarçonné. Non, tout un lot de cassettes ne peut pas avoir le même problème (je tourne le truc dans tous les sens), mais comment en avoir le cœur net ? Retourner au magasin pour refaire un échange ? Absurde, et surtout digne d'un mauvais film, gag à répétition, sensation de déjà-vu. Non, le seul truc à faire, accepter, et écouter la cassette, l'écouter beaucoup, jusqu'à intégrer cette dimension nouvelle pour moi (on est en 1991) de la détérioration volontaire du son, et même si j'ai déjà à ce moment une écoute active des musiques de tous bords, j'entends peut-être pour la première fois ce truc dans de la pop musique, une telle distorsion, une élasticité sonore, je ne m'attendais vraiment pas à ça, j'en étais bouche-bée.

Un cédé n'aurait pas laissé le doute s'immiscer aussi fortement ; là il y avait vraiment un «double son cassette».



La Raclette Crantée
+
<https://micr0lab.org>

Fin de bande : décembre 2020